

LA REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

ET

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

REVUE MENSUELLE FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet
intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente
est en raison de la grandeur de l'effet.

TRENTE-NEUVIÈME ANNÉE

N° 3. — MARS 1896

PARAIT DU 1^{er} AU 5 DE CHAQUE MOIS

Prix du numéro : 1 fr.

PARIS

BUREAUX : 12, RUE DU SOMMERARD
(PRÈS LE MUSÉE DE CLUNY)

Réserve de tous droits.

TABLE DES MATIÈRES DU N° 3.

Réflexions philosophiques.....	129
Animisme et spiritisme.....	140
Critique du D ^r Reich.....	144
Un cas de changement de personnalité.....	148
Les positivistes démoralisés.....	154
Mendians sans paroles.....	157
Mort d'Henri Regnault.....	164
Les spirites fatalement sont des fous.....	165
Phénomène de vision remarquable.....	168
La nouvelle aurore (poésie).....	170
Fragments de vérités occultes.....	171
Le drapeau noir.....	180
Nécrologie : MM. Kina. — T. Yung. — Louis de Montaut. — H.-T. Newton. — Croze. — Mmes Emilie de Morsier. — Pescetti.....	186
Réunion générale de la Société d'études psychiques.....	189
Conférence J. Bois. — Anniversaire de Abdul-Hamid-Khan. — La vérité ou le dernier testament.....	190

AVIS TRÈS IMPORTANT

Toutes les correspondances, mandats-poste, quel qu'en soit l'objet, devront être adressés à l'administrateur de la Société, P.-G. Leymarie, 12, rue du Sommerard.

Tous les jeudis, de 1 heure à 6 heures, M. Leymarie recevra les visiteurs.

Nous prévenons nos correspondants que la *Librairie spirite* fournit, contre un mandat-poste, tous les ouvrages parus en librairie, à Paris, franco; le port en sus pour l'étranger. La *Librairie* envoie *franco* son catalogue général.

La *Revue Spirite* paraît le 1^{er} de chaque mois, par cahiers de 4 feuilles grand in-8°, soit 64 pages chaque cahier.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 francs par an. — Etranger, 12 francs. — Amérique et pays d'outre-mer, 14 francs. — Un numéro : 1 fr.

Tous les abonnements partent du 1^{er} janvier.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et directeurs de poste, à l'ordre de M. LEYMARIE. On ne fait point traite sur les *Souscripteurs*.

COLLECTION DE LA *Revue Spirite* DEPUIS 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8. broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 37 premières années, 1858 à 1894, prises séparément, 5 fr. le volume, port payé. La collection complète, 37 volumes, 150 francs port payé. — 38^e année, 1895, prise séparément, 10 francs. — *Reliure solide, prix* : 3 fr. 50 par volume. Pour les abonnés à la *Revue*, prix spécial pour la collection.

REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES ET SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

AVIS. — Prière à nos abonnés de bien vouloir régler leur abonnement pour l'année 1896 en un mandat-poste ou chèque à l'ordre de M. P.-G. Leymarie, 12, rue du Sommerard, afin d'éviter des frais de correspondance et de recouvrements.

Aux personnes qui désirent obtenir l'écriture directe, nous recommandons l'emploi de la **Planchette à médium** à l'aide de laquelle, avec un peu de persévérance, chacun peut obtenir des communications plus promptement que par la typtologie. Son usage est des plus simples et sur un groupe de cinq ou six personnes, il est bien rare que l'une d'elles ne devienne médium écrivain en peu de temps. — Prix de cette planchette en acajou : 5 fr. port payé.

ANIMISME ET SPIRITISME

Volume in-8° illustré, de 700 pages sur papier de luxe,

Par **Alexandre AKSAKOF**

Conseiller d'Etat de Sa Majesté l'Empereur de Russie.

Traduction de B. SANDOW (Prix : 10 francs.)

ORIGINE DE L'HOMME

Par **G. PALAZZI** (Prix : 1 franc).

Les Perplexités d'un Médium consciencieux

Par **Daniel METZGER** (Prix : 0 fr. 25).

Nous offrons aux abonnés de la *Revue spirite*, **LES FLEURS, poésies spiritualistes** de L.-G. GAUNY ; volume de 175 pages sur papier teinté et de luxe ; très beau portrait de l'auteur. Envoyer 0 fr. 50 en timbres-poste pour le recevoir franco.

AUTOCOPISTE

A Imprimez vous-même écriture, dessins, musique, Photographie. Indispensable aux commerçants, Officiers ministériels, etc. Spécimen franco. J. DUBOULOZ, 9, Boulevard Poissonnière, Paris. GRAND PRIX. Lyon 1894. Bordeaux, Paris, Amsterdam 1895. Membre du Jury.

Tirages d'Art Photographiques à Façon.

LIQUEURS VENDUES AU PROFIT DE L'ORPHELINAT D'ANDILLON

MARQUES RECOMMANDÉES.

L'ANDILLONNAISE, la reine des liqueurs de table, très agréable, digestive, hygiénique, le litre.....	3 fr. 75
LA CHATELAINE, anisette triple supérieure.....	3 fr. 75
LA FINE MOUCHE, absinthe blanche supérieure, distillation des sommités fleuries d'absinthe.....	3 fr. 25
ABSINTHE THOUARD, absinthe verte, marque recommandée.....	3 fr. 25
LE DARTAGNAN, apéritif au vin de Sauterne.....	2 fr. 25
KIRSCH DE LA FORÊT DU MONT, distillation des plus soignées de fruits récoltés dans la propriété.....	4 fr. »
CASSIS DE BELLEVUE, marque recommandée, fabrication spéciale.....	3 fr. 25
LE RÉGÉNÉRATEUR, au vin de Sauterne. Le plus fortifiant et reconstituant trouvé jusqu'ici.....	3 fr. 25
LE RÉGÉNÉRATEUR, au vin de Malaga, du célèbre Dr GUILLOMARD, reconstituant unique en son genre, recommandé aux estomacs faibles, anémiques.....	3 fr. 75

S'adresser à M. THOUARD, propriétaire au château d'Andillon, près Blois, Loir-et-Cher. On expédie des caisses à partir de 6 litres, contre un mandat de 25 francs, franco d'emballage, de port, et de tous droits de régie pour la province ; pour Paris droits en plus.

L'HOMOGÈNE, groupe spirite, 50, rue Regnault (13^e arrondissement), demande des médiums désintéressés.

Les Séances ont lieu régulièrement les 1^{er} et 3^e mercredis du mois à 8 h. $\frac{1}{4}$, chez M. Balu, adresse ci-dessus.

Groupe de M^{me} PÉRIQUET, tous les mercredis, à 2 h., 8, rue du Lion-Saint-Paul.

Un de nos Frères en croyance, M. C. Kina, comptable, cité ouvrière, rue Paradis, chambre 169, à Marseille, demande à faire des copies dans n'importe quel genre, à des prix très modérés ; il se charge aussi de faire des recherches historiques et scientifiques et de les faire parvenir par la poste aux destinataires (prix convenus à l'avance).

DENIER DE PROPAGANDE POUR « LE MESSENGER DE LIÈGE »

Le journal *Le Messenger de Liège*, dans le but de propager la vérité spirite que ses rédacteurs défendent avec persistance, et d'une manière absolument désintéressée, a ouvert une souscription pour laquelle, nous faisons un appel à tous nos frères afin qu'ils envoient leur offrande, si minime soit-elle, pour venir en aide à cette feuille qui le mérite à tous les titres. (S'adresser au *Messenger de Liège*, à Liège (Belgique).

M^{me} BOUTMY, traite les malades par le magnétisme et sans médicaments ; Chutes, Accidents quelconques, Entorses, Foulures, etc. Se rend à domicile. 20, rue Geoffroy-Lasnier. — Paris.

Nous recommandons, de CAHAGNET, *La Magie magnétique* (7 fr.), et le *Guide du Magnétiseur* (1 fr.).

L'Etoile de Kervenn. *Révélations en trois actes*, suivies d'un épilogue au XX^e siècle !... Récit des plus dramatiques qui donne la solution du problème de la vie !! Par René GIRARD. 1 fr.

Catéchisme français, réimpression d'un document rare de l'An V de la République. — Principes de Philosophie, de Morale et de Politique républicaine à l'usage des Ecoles primaires. 0 fr. 50

Feuilles de l'arbre de la vie, courtes réflexions sur la vie présente et future, d'après les écrits non recueillis de l'auteur de *d'Outre-tombe*, *d'Âme à Âme* et du *Chapelet d'amarantes*, traduit de l'anglais, par B. SANDOW. 1 fr.

Prime Musicale

PIANISTES lecteurs de la *Revue spirite*. Découpez ce bon et envoyez-le, à M. BAIJUS, éditeur à Avesnes-le-Comte (Pas-de-Calais), vous recevrez *gratis et franco*, **Feu de Joie**, polka-marche pour piano, par F. ROMAIN, chef de musique du 114^e régiment d'infanterie.

ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES

Dirigées par le D^r Dariex

(6^e année, 1896)

Les *Annales des sciences psychiques* ont pour but de rapporter, avec force preuves à l'appui, toutes les observations sérieuses qui leur seront adressées, relatives aux faits soi-disant occultes : 1^o de télépathie, de lucidité, de pressentiment ; 2^o de mouvements d'objets, d'apparitions objectives. En dehors de ces chapitres de faits sont publiées des théories se bornant à la discussion des bonnes conditions pour observer et expérimenter ; des analyses, bibliographies, critiques, etc.

Les *Annales des sciences psychiques* paraissent tous les deux mois par numéros de quatre feuilles in-8 carré (64 pages), depuis le 15 janvier 1891.

Abonnement : Pour tous pays, 12 fr. — Le numéro, 2 fr. 50.

On s'abonne sans frais :

Chez FÉLIX ALCAN, éditeur, 108, boulevard Saint-Germain, à Paris ; chez tous les libraires de la France et de l'étranger, et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Union postale.

A. BELLEMAR. — Spirite et Chrétien, relié (épuisé).....	6 fr.
A. DUNEAU. — Mes causeries avec les Esprits, relié (épuisé).....	6 fr.
BOURDIN. — La Médiumnité au verre d'eau (ouvrage épuisé). — La Consolée.	
— Les Esprits professeurs. Les trois volumes reliés en un seul..	12 fr.
— La Médiumnité au verre d'eau, broché.....	5 fr.
(Il reste deux exemplaire seulement de la Médiumnité au verre d'eau.)	
PEZZANI. — Pluralité des existences de l'âme, relié (rare).....	10 fr.
CAHAGNET. — Encyclopédie magnétique. Les sept volumes réunis en trois volumes, reliés (très rare).....	30 fr.
PAPUS. — Traité méthodique des Sciences occultes et la Kaballe, réunis en un seul volume, relié. Le premier de 1092 pages avec nombreuses figures et planches dans le texte. Le deuxième de 188 pages avec 20 figures et 2 planches.....	25 fr.



39^e ANNÉE.

N^o 3.

1^{er} MARS 1896.

RÉFLEXIONS PHILOSOPHIQUES

Suite, voir la *Revue* de février 1896.

Mais comme dans une même cause il ne peut pas y avoir deux vérités contraires, l'une des deux est fausse.

Le dogme de la prescience divine est soutenu par tous les théologiens, par la plupart des philosophes, par les Esprits et accepté par la raison, on est donc en droit de l'admettre comme vrai ; tandis que les trois dogmes manquant de preuves, sont combattus par la raison et le spiritisme. Leur principal appui est dans l'Eglise romaine qui a basé sur eux sa doctrine fantaisiste et d'après cela, nous les arguons de faux.

L'Eglise voyant la contradiction manifeste, a employé son moyen habituel dans les questions embarrassantes ; elle a couvert d'un voile mystérieux les trois dogmes faux. Pour l'Eglise, le mot mystère sert à voiler une contradiction, ou une absurdité, plutôt qu'il ne désigne l'impossibilité de connaître ou d'expliquer les causes premières.

Dans le paragraphe suivant nous étudierons la cause des invraisemblances et des absurdités qui se trouvent dans les religions.

DES ABSURDITÉS.

M. Nicolas et certains théologiens ont soutenu que plus les dogmes religieux paraissent absurdes, plus ils sont vrais, parce que les hommes n'auraient jamais eu l'idée de les inventer ; c'est la preuve qu'ils ont été révélés !

Dieu doit se trouver étrangement honoré, d'être jugé par des théologiens plus capable que les hommes d'inventer des absurdités.

Ces théologiens ajoutent que la sanction des dites absurdités est complète, lorsque l'humanité les adopte dans ses croyances, car, en masse, elle est infallible !

D'après cette assertion paradoxale, toutes les absurdités des anciennes religions, les erreurs des sciences et des mœurs, auraient dû être vraies, puisqu'elles étaient adoptées sans discussion par l'opinion générale, c'est bien souvent le contraire ; la croyance générale accreditée les erreurs qui flattent l'imagination ; la généralité des gens ne se donnant pas la peine d'examiner les questions s'en rapportent au témoignage de l'opinion publique et tendent même à l'exagérer.

L'imagination est la plus active de nos facultés ; elle fonctionne constamment, même pendant le sommeil et si elle n'est pas contenue par la raison, ou par des occupations sérieuses, sa dévorante activité exige toujours de nouveaux aliments, à tel point que la réalité des choses ne lui suffisant pas, elle en demande aux fictions qui lui procurent les agréments et les émotions de la réalité.

Ce fait nous explique le goût de tous les peuples pour les fictions de la poésie, du théâtre, des contes et des romans, et pour tout ce qui est merveilleux, sans se préoccuper le moins du monde de leur vraisemblance ; c'est ce qui tend à fausser les intelligences qui s'habituent à prendre le fictif pour le vrai.

Les fondateurs et organisateurs de religion ont tous employé ou accepté ce moyen, en cherchant à capter l'imagination de leurs fidèles par des récits merveilleux, des faits miraculeux, des cérémonies pompeuses et des mystères. Ainsi, la religion grecque n'est qu'une suite de fables ; la Bible est pleine de faits surnaturels ou invraisemblables ; le Coran, de descriptions fantastiques ; le catholicisme, de récits de nombreux miracles. Dans son enseignement moral, Jésus-Christ a parfois employé l'hyperbole, il a généralement exagéré la sévérité de ses prescriptions ; sa doctrine, prise à la lettre, est un idéal de perfection peu praticable.

Les évangélistes et leurs compilateurs ont certainement exagéré les prodiges de Jésus, car s'ils avaient été tous réels, ils auraient eu un bien plus

grand effet dans l'empire romain, où sa personnalité a été peu connue pendant les deux premiers siècles; tandis que, le christianisme, venu en temps opportun, s'est répandu beaucoup plus vite, et pour ainsi dire de lui-même.

Quant à l'Église, en formulant sa doctrine, elle y a intercalé de nombreux faits merveilleux, invraisemblables et parfois contradictoires, que les populations entraînées par l'imagination plutôt que par le raisonnement ont acceptés avec une naïve crédulité.

Dans ces derniers se trouvent les quatre récits contradictoires de l'origine de Jésus-Christ. D'après la Bible et les prophètes, Jésus Christ descendrait d'Abraham, par Joseph son père; suivant l'évangile, il aurait été conçu par le Saint-Esprit; d'après l'Église, il serait l'incarnation de la deuxième personne divine et Jésus-Christ et ses apôtres ont toujours dit qu'il était le fils de la première, et non l'incarnation de la deuxième. De ces quatre contradictions, la plus vraisemblable est que Jésus-Christ est une émanation de la première personne.

Ainsi, de tout temps les peuples ont accepté volontiers les faits merveilleux et les absurdités de leur culte, sans les révoquer en doute. Les hérésiarques ont discuté certains points de la doctrine catholique, mais nullement les faits merveilleux et invraisemblables qui leur servent de bases. Le protestantisme les a acceptés sans discussion, ainsi que le siècle littéraire de Louis XIV, parce que, jusqu'alors, la faculté dominante des populations était l'imagination qui se repait volontiers de choses et de spectacles merveilleux, ce qui soutient la foi.

Mais le *xviii^e* siècle se fait remarquer par ses progrès en mathématique et en astronomie; l'horizon des sciences s'agrandit, les caractères se modifient, la raison devient la faculté essentielle, le goût des recherches et d'inventions se manifeste énergiquement; d'illustres philosophes discutent les bases du catholicisme et sont écoutés; la foi faiblit, le peuple français si longtemps tenu en tutelle, se réveille, il proclame les droits de l'homme et inaugure la plus grande des révolutions, dont les conséquences sont incalculables; mais impatient, impétueux et agressif, il emploie souvent des moyens violents dans l'application de ses idées, et ne modère pas assez ses attaques contre ses adversaires, que ce soit à la guerre, en politique et en religion; alors il dépasse le but.

Généralement, ce qui dépasse le but profite aux adversaires; ce fut ce qui arriva, dans notre grande révolution; ses violences ont amené une réaction et diminué ses bons effets.

De nos jours un effet analogue tend à se reproduire, mais le cléricisme s'abuse en croyant reprendre son ancienne influence, la réaction

n'est pas profonde ; elle provient des fautes que la démocratie a commises, par inexpérience. Les croyances aveugles du catholicisme, ses mystères, ses invraisemblances dénuées de preuves ne sont plus acceptés avec enthousiasme ; on les maintient par habitude, par convenance et parce qu'on n'a rien de mieux en fait de religion, et que les conservateurs considèrent le clergé comme l'arbre du salut.

Mais lorsque le spiritisme qui débute sera convenablement constitué, on verra sa supériorité sur les vieilles religions ; qui peut prévoir les effets qu'il est appelé à produire dans le monde ? Les systèmes nouveaux exigent une longue incubation, mais leur développement est rapide, lorsque les circonstances leur sont favorables.

Le spiritisme ne donne pas de détails bien précis sur la nature de Dieu ; la plupart sont au-dessus de notre portée, dans l'état actuel de nos connaissances. Dans ce que nous pouvons comprendre, il nous dit : Tout est sorti de Dieu substance intelligente universelle, qui meut, qui est l'ordre et la raison même ; tout tend à y rentrer, en passant par la route progressive des perfections, double courant de création qui émane de lui et d'attraction qui tend à y retourner.

Dieu serait donc à la fois, esprit et substance aromale ; une émanation physico-chimique constante de Dieu produirait la substance universelle nécessaire aux corps plastiques, car il se sert du fluide primordial et neutre plongé en lui ; la matière proviendrait de la condensation de ce fluide, déterminé par une action physico-chimique de Dieu, substance fluidique et directive.

L'unité d'être est le caractère principal de la nature ; il n'y a qu'un seul Dieu ou une seule substance à deux états, l'actif et le passif, une seule force. L'esprit de l'homme, émané de Dieu, en est un reflet affaibli.

Les facultés, quoique finies, peuvent se développer à l'infini et devenir des perfections relatives et infinies.

Dans l'homme existe un fluide inférieur à celui de l'esprit ; tous deux émanent de Dieu raison — mouvement. Ainsi, la vie fluidique ou instinctive est soumise à l'esprit qui pénètre tous les êtres et les dispose au progrès ; au dessous est la vie automatique, ou élective.

Dieu seul possède la puissance divine, spirituelle et aromale ; il n'a ni passé, ni avenir ; les créations lui sont toutes présentes ; il les voit en lui, comme il les a pensées et voulues.

Les fluides neutres ne sont rien pour Dieu ; il peut exister sans eux ; ce sont, simplement, ses agents de manifestations extérieures et ils n'ont d'effet que pour les êtres créés.

Dieu n'est pas renfermé ; mais il renferme ou contient tout.

Le panthéisme confond Dieu avec la nature qu'il divinise, tandis que, le spiritisme dit que Dieu, substance et principe actif et directif, ou fluide universel intelligent, contient en lui-même la nature et les créations, comme l'esprit humain contient des idées qu'il manifeste en les exécutant.

L'homme n'est ni son idée, ni son œuvre; il peut les exprimer au dehors mais elles restent encore en lui, par la conception.

Ainsi Dieu, principe et substance active intelligente, produit infiniment des créations avec un ordre et une raison absolue, de même que l'esprit humain émet des pensées sans rien perdre de sa substance. L'homme ne peut se représenter intégralement l'infinité divine; il ne peut, dans son état actuel, concevoir que des idées limitées.

Toutes les créations plastiques proviennent du fluide universel neutre, substance passive qui se concrète sous la volonté toujours active de Dieu.

Tous les corps plastiques jaillissent de ce fluide neutre, par des degrés plus ou moins perfectionnés et perfectionnables. Toute créature organisée naît d'un germe actif capable de diriger et d'agir sur son espèce: ce germe intelligent a la faculté créatrice de s'assimiler les atomes qui lui sont nécessaires.

Ainsi, ce fluide universel, état de substance neutre, coéternel à Dieu substance active, sert à la génération de toutes choses plastiques.

Le christianisme dit que Dieu a tiré la matière du néant; tandis que le spiritisme dit, que Dieu l'a tiré de la substance ou du fluide universel, ou du fluide passif neutre, qui est un état de la substance infinie, ce qui est bien plus rationnel et surtout plus juste.

Nous ne suivons pas les esprits dans leurs explications généralement peu précises des fluides et de la création; ces questions nous semblent prématurées pour nos connaissances psychiques et physiques; nous ne comprenons pas toujours bien le langage souvent mystique des esprits.

Malgré ces points obscurs, le spiritisme explique bien mieux que la philosophie, et d'une manière plus probante, l'existence et la nature de l'état de la substance de Dieu; il combat mieux les systèmes opposés, dont le principal est: le naturalisme qui affirme que Dieu n'est rien, et que la nature est tout; que Dieu c'est un vain mot, désignant l'ensemble des êtres finis; que le monde n'ayant pas été créé est éternel. Ce système, c'est l'athéisme.

Le dualisme des anciens établissait Dieu et le monde, comme existant séparément; la matière qui avait existé de toute éternité, avait été simplement arrangée par Dieu, qui n'était pas le créateur, mais seulement l'ordonnateur du monde, la matière étant informe et pouvant se prêter à toute espèce de combinaisons.

Ce système n'est pas soutenable; la matière étant éternelle et incréée, eût été un autre Dieu actif; il y aurait eu deux dieux incomplets, se limitant l'un l'autre par leur infinité, et deux infinis s'excluent mutuellement.

Le spiritisme explique mieux les choses, en disant que la matière, à l'état passif et neutre, est plongée comme substance aromale, dans la substance active ou état de l'esprit divin. Dieu se sert constamment de ce fluide universel et neutre, pour réaliser au moyen de combinaisons physico-chimiques toutes les sphères indispensables à ses manifestations matérielles extérieures.

Cette explication nous paraît d'autant plus vraisemblable, que la matière est infiniment petite par rapport à l'immensité du vide considérable apparent; d'après des *calculs approximatifs*, il en est qui ont trouvé, que dans la partie sidérale appréciable, la matière des astres serait de deux à vingt septillionièmes du vide, soit une fraction dont le numérateur représentant la matière astrale, serait de deux à vingt et dont le dénominateur, représentant le vide, serait l'unité suivie de vingt-quatre zéros.

Le *dualisme* établissait Dieu et la matière comme deux dieux distincts; or le panthéisme soutient que la création n'est pas distincte de Dieu, que le monde et Dieu ne font qu'un; ainsi, dans le panthéisme, il n'existe qu'un seul être universel à qui on conserve le nom de Dieu; le monde et l'humanité ne sont que des manifestations de cet être unique qui, en vivant, produit l'univers et l'humanité, de même que notre âme enfante des pensées et des volontés qui n'ont, hors de nous, aucune existence indépendante.

Ainsi de par le panthéisme, c'est Dieu qui vit dans les éléments du monde et qui vit et pense en nous; tout ce que nous voyons et touchons fait partie de sa substance; nulle part il n'existe d'autre activité que la sienne. La personnalité humaine n'existe pas, et l'homme n'est plus qu'une des formes particulières et éphémères de la vie universelle.

Le panthéisme conduit au matérialisme; il nie la prescience divine dirigeant l'humanité, s'intéressant à ses progrès vers le bien, en la remplaçant par une puissance universelle qui dirige fatalement le monde.

De nos jours, le panthéisme revêt plusieurs formes: le transformisme, qui affirme la transformation progressive des espèces végétales et animales en est une branche; d'après lui, tous les êtres progresseraient d'une génération à l'autre, fatalement, et sans en avoir conscience; après un nombre suffisant de générations, ils seraient tous transformés en espèces plus élevées par la puissance occulte qui dirige l'univers.

Nous ferons remarquer, disent-ils, qu'il n'y a que l'esprit humain qui soit

susceptible d'importants progrès dans le monde, parce qu'il est si flexible, qu'il a conscience de lui-même, et se connaît; il comprend qu'il peut toujours faire mieux et profiter des améliorations acquises; mais, pour cela, il faut que ses instincts soient dirigés par la raison; alors, il peut comprendre l'utilité du progrès et le rechercher, tandis qu'on voit certaines peuplades sauvages, incapables d'elles-mêmes d'avoir l'idée et de sentir le besoin du progrès; elles paraissent devoir rester indéfiniment dans leur état primitif.

Or, pour progresser, outre des dispositions naturelles, certaines conditions d'indépendance, de sécurité et autres sont nécessaires; il faut se trouver dans un milieu propice au progrès et le rechercher volontairement; ainsi, on ne progresse guère dans l'indigence, parce que les difficultés de l'existence préoccupent trop; et dans l'esclavage parce qu'on est abruti par la sujétion; dans l'isolement parce qu'on y est dépourvu de stimulant, de contrôle et d'exemple.

Cela nous explique les difficultés et la lenteur des progrès humains, depuis les temps historiques! D'autant plus que les hommes peuvent perdre facilement la civilisation acquise, ainsi que des naufragés civilisés, jetés, dénués de tout, sur une île lointaine et déserte, sans rapports possibles avec l'humanité (comme cela a dû arriver plus d'une fois dans les temps anciens).

Que pendant les époques diluviennes, où l'humanité était localisée, une vaste contrée ait été brusquement envahie par les eaux; quelques indigènes auront pu échapper à la mort en se sauvant sur de hautes montagnes, mais pendant et après l'inondation, ils se trouveront dépourvus de tout; dans les deux cas les échappés du naufrage et de l'inondation chercheront à se nourrir, à se loger, à se vêtir comme ils pourront; ils seront obligés de se créer un outillage grossier, des armes en pierre et en bois; privés de livres et de tout moyen d'étude, ils oublieront une bonne partie de ce qu'ils savent et leurs descendants l'oublieront tout à fait; au bout de quelques générations ils seront complètement redevenus sauvages, adaptant leur manière de vivre aux ressources naturelles du pays.

Les religions, en transformisme, ont une grande influence sur la civilisation humaine; le paganisme développait la littérature et les arts, mais dénaturait la morale; le catholicisme développe la morale et l'imagination, mais il affaiblit le jugement; le mahométisme qui n'est bon que pour la conquête, finit par annuler l'activité humaine par son fatalisme.

Une bonne éducation est indispensable aux hommes, ce qui les différencie des animaux, qui naturellement s'élèvent seuls et ne peuvent transmettre à leurs descendants ce que l'homme leur a appris.

On peut dire que l'éducation fait l'homme ; le principal avantage de ses facultés est de le rendre apte à la bien recevoir ; sans aucune éducation, l'homme n'a aucune valeur ; l'enfant laissé seul n'est pas viable. Cela nous prouve que les hommes sont faits pour vivre en société, et qu'ils doivent s'entr'aider réciproquement, solidairement et que pour progresser, l'homme a besoin d'être en rapport avec ses semblables ; c'est ce qui a fait dire : Malheur à l'homme seul !

Les transformistes ont écrit que les descendants des Aryas pouvaient seuls progresser d'eux-mêmes, car on voit que toutes les autres races sont stationnaires ou déclinent.

Depuis les temps anciens, l'homme civilisé a beaucoup progressé dans les sciences naturelles, morales et économiques ; mais il ne paraît pas qu'il ait progressé en intelligence, en poésie, en littérature, dans certains arts et en force physique ; les documents religieux et littéraires des Indous, des Egyptiens et des Grecs, nous prouvent que leurs auteurs avaient des idées tout aussi justes et aussi élevées qu'on peut les avoir aujourd'hui, quoiqu'ils fussent dépourvus de nos puissants moyens mécaniques ; la grandeur et la solidité de leurs monuments nous étonnent.

Si l'homme a progressé dans certaines sciences, il ne paraît point avoir progressé dans ses facultés naturelles, depuis qu'il nous a laissé des produits de ses œuvres.

Quant aux animaux, rien ne prouve qu'ils aient progressé depuis que l'homme en a employé à son service ; l'éducation qu'il leur donne est particulière à chacun d'eux, ils ne peuvent pas la transmettre à leurs descendants ; si l'homme leur rend la liberté, au bout de deux ou trois générations, par un effet d'atavisme, ils reprennent l'état sauvage.

Ainsi, l'observation attentive des faits, démontre que l'homme et les animaux progressent fatalement de génération en génération, que leur transformation physique est nulle, et que leurs progrès intellectuels, très limités pour les animaux, indéfinis pour l'homme, ne sont dus qu'à l'éducation qu'ils reçoivent.

La paléontologie nous prouve que les espèces ne progressent pas ; elle nous montre une foule d'animaux apparaissant à toutes les époques, et en dernier lieu, l'homme, sans aucune liaison avec les espèces précédentes.

Ainsi, conclut le Transformiste, tout indique que les espèces sont fixées, qu'elles sont créées, ainsi que l'homme, avec toutes leurs facultés physiques et intellectuelles, pour s'adapter convenablement au milieu où elles se trouvent ; qu'elles ne progressent pas mais qu'elles déclinent ou disparaissent, lorsque le milieu géologique ne leur convient plus ; alors

elles sont remplacées par des espèces, parfois d'un genre ou d'un ordre tout différent.

Ainsi, le transformisme qui est une doctrine panthéiste, affirme que l'homme, ainsi que les animaux, progressent fatalement et inconsciemment sous tous les rapports, par les seules forces de la nature, ce qui annule son libre arbitre.

Au contraire, le spiritisme et l'observation, nous font voir que l'homme ne progresse intellectuellement que dans certaines conditions favorables, avec l'aide de sa volonté, et qu'il peut seul faire progresser les animaux et les produits de son travail.

En conséquence, le transformisme, branche du panthéisme, tendant au matérialisme, doit en conséquence être rejeté par les spirites.

PROVIDENCE

La Providence est l'action perpétuelle de Dieu sur ses créatures, pour les conserver et les diriger selon ses vues.

Le *Théisme* est la croyance à un Dieu providentiel.

Le *Déisme* admet l'existence de Dieu mais il nie la Providence et la révélation; il a été soutenu dans l'antiquité, et par les philosophes du xviii^e siècle.

Ce système qui admet que Dieu a créé le monde et l'humanité, et les a ensuite abandonnés en les laissant entièrement livrés à eux, est contraire à la raison et au spiritisme; il est maintenant remplacé par le Panthéisme.

Le spiritisme est d'accord avec la Théodicée, pour admettre la Providence divine, mais ils le sont moins : pour expliquer la cause du mal si répandu dans le monde ; la perturbation fréquente des éléments qui produit de si grands fléaux ; la lutte entre les êtres vivants pour les besoins de leur existence ; les privations nombreuses que tant de gens éprouvent ; les guerres si fréquentes que les peuples se font entre eux ; tous les chagrins et les maladies qui affligent l'humanité ; la mort avec son cortège de souffrances et de terreurs concernant la vie future ; enfin une foule d'autres maux physiques.

Les adversaires de la Providence partent de là pour soutenir qu'elle n'existe pas, ou ne veille pas sur un monde où règnent tant de fléaux.

La philosophie est assez embarrassée pour y répondre ; elle dit : quand même nous ne trouverions pas l'explication de la cause du mal, comme nous ne connaissons qu'imparfaitement les desseins de Dieu, sa bonté, sa justice et sa sagesse étant admises, nous devons penser qu'en cela, il a une raison qui nous est inconnue, et que nous devons juger les ouvrages de Dieu

comme Socrate jugeait ceux d'Héraclite en disant : « Tout ce que j'en ai entendu me plaît ; je crois que le reste me plairait autant, si je l'entendais ».

La théodicée ajoute que l'homme étant une créature, ne peut pas être parfait ; mais Dieu lui a donné une belle faculté, c'est de pouvoir se perfectionner indéfiniment, car nous ne connaissons pas la somme toujours croissante de bien que peuvent nous donner les siècles à venir. Une notable augmentation de bonheur en ce monde d'épreuves nous paraît bien incertaine ; elle ne profiterait qu'à nos arrière-descendants.

Le spiritisme est plus rationnel et plus consolant, en nous apprenant que nous sommes les propres artisans de notre bonheur futur, suivant notre mérite en cette vie et dans les suivantes.

La philosophie dit que la souffrance nous est utile pour nous avertir à temps d'un grand nombre de dangers mortels ; elle nous stimule au travail pour éviter les souffrances de la misère, et à l'étude pour nous disposer au progrès ; enfin, en nous empêchant d'abuser de certains plaisirs nuisibles à l'âme et au corps.

Dans beaucoup de cas, la souffrance est due à nos vices et à nos fautes ; une bonne conduite tend à nous les faire éviter.

Telles sont les principales explications que la théodicée donne des causes de la douleur.

Quelques philosophes optimistes prétendent qu'on exagère les maux de cette vie ; que pour ceux qui savent bien en user, elle offre généralement plus de biens que de maux ; que l'exercice bien accompli de toutes nos facultés est un bien réel ; que si nous savions convenablement jouir des biens que la nature met à notre portée, peu d'hommes auraient à se plaindre de leur sort ; que souvent l'homme est cause de son bonheur ou de son malheur ; que si nous savions être sages, nous serions plus heureux, et que la plupart de nos maux proviennent de l'imprudence, de la conduite et de la passion des hommes dont la Providence n'est pas responsable !

S'il y a quelque chose de vrai dans l'opinion de ces philosophes, leur optimisme concernant la vie humaine est exagéré, le bonheur n'étant pas l'état normal de ce monde.

Pendant toute son existence, ajoute la Théodicée, l'homme est en butte à une foule de besoins impérieux, principalement physiques ; ces besoins non satisfaits se transforment en douleur plus ou moins forte, tandis que leur satisfaction fait ordinairement éprouver une sensation de plaisir.

Généralement, les plaisirs proviennent de souffrances supprimées ou de besoins satisfaits momentanément, mais ils ne constituent pas un bonheur

réel et stable ; assouvis avec excès ils peuvent même causer des maux plus ou moins grands.

Mais outre la non satisfaction de ses besoins, l'homme est exposé à une foule d'autres maux, aux maladies, aux chagrins de famille, aux déceptions, aux revers de fortune, à beaucoup d'inquiétudes et d'ennuis, et pour fin dernière, la mort et l'effrayant tableau que les religions lui font de la vie future.

Ainsi, il est impossible que l'homme, même fortuné, puisse être vraiment heureux dans de pareilles conditions ; mais il peut être plus ou moins malheureux, tant par sa faute que par l'ingratitude du sort.

La théodicée termine en disant que le mal n'est pas un être réel, mais une négation du bien ; mal renseignée sur la destinée humaine, elle méconnaît la vraie cause du mal et de l'inégalité avec laquelle il afflige les humains, ce qui fait que ses explications satisfont peu la raison.

Le spiritisme en admettant la pluralité des existences, explique bien mieux la cause de nos maux. Notre terre n'est point un lieu de délices, mais un atelier où les humains s'incarnent temporairement, y subissant des punitions volontaires pour purger les fautes de leur vie précédente, ou pour s'épurer de certains défauts inhérents à leur caractère ; les souffrances physiques et morales qui leur sont inégalement réparties, paraissent être nécessaires, pour assouplir certains esprits peu disposés à l'obéissance, et les forcer à suivre la voie du bien.

Connaissant ainsi la cause et l'utilité de ses maux, puisqu'il en fait le choix avant de s'incarner, l'homme les supportera avec plus de résignation, il comprendra mieux les avantages du devoir et du juste ; sans être réellement heureux, il sera moins malheureux en cette existence.

(A suivre.)

P. G. LEYMARIE.





ANIMISME ET SPIRITISME

Tiré de la *Revue Médicale* du 2 février 1896.

Le titre, que nous plaçons en tête des réflexions qui suivent, est celui d'un ouvrage fort intéressant, qui vient d'être traduit du russe (1) et qui touche à d'importantes questions ayant un rapport direct avec les sciences psychologiques. Le mot « spiritisme » ne provoque plus, comme naguère, une « sainte horreur » chez les savants ; tout au plus est-il accueilli par un sourire significatif ou un haussement d'épaules par quelques-uns, tandis que d'autres, moins intransigeants, consentent du moins à examiner les faits dits spiritiques ou médiumniques ; quelques-uns même ont eu le courage, et il en faut, de les soumettre à de patientes recherches et à des expériences sérieuses.

Nous n'avons à nous préoccuper que de ceux qui, ne rejetant pas de parti pris les faits eux-mêmes, ont bien voulu les soumettre soit à l'analyse psychologique pure, soit à un examen philosophique impartial, et de ceux qui, partisans de la nouvelle école spiritualiste, prétendent jeter les bases d'une science nouvelle : la *métaphysique expérimentale*. Cela fait trois points de vue bien distincts et l'on ne saurait trouver une occasion plus favorable que la publication de l'ouvrage du savant russe, pour faire de toutes ces opinions divergentes une analyse, sinon complète, la place nous étant mesurée, du moins suffisante pour donner une idée approximative des explications proposées par les représentants de ces trois écoles. Les auteurs dont nous analyserons les théories sont : Aksakof, le Dr von Hartman et Pierre Janet.

Aksakof, un spirite dans le sens absolu du mot, part des faits de *télépathie*, dont l'authenticité n'est plus douteuse depuis les savants travaux de la société de psychologie expérimentale de Londres, qui a laborieusement

(1) *Animisme et Spiritisme*, par A. Aksakof. Traduction française, de Berthold Sandow. A la librairie, 12 rue du Sommerard, Paris, gr. in-8° de 700 pages, 10 fr.

établi la statistique de ces « phantasms of the living », connus en France sous le nom d'*hallucinations télépathiques* — et souvent désignées du nom d'*hallucinations véridiques* (deux mots qui jurent d'être ensemble). Ces phénomènes constituent, pour Aksakof, un degré transitoire à l'acceptation d'une force agissante extra-humaine.

Le philosophe von Hartmann essaie d'expliquer les faits médiumniques par des hypothèses « naturelles », telles que la force nerveuse, l'hallucination, et il a recours en dernière analyse à l'« Inconscient » pour faire rentrer tous les phénomènes en question dans son système philosophique.

Enfin, Pierre Janet, l'éminent psychologue français, s'efforce de prouver que toute la phénoménologie du spiritisme n'est que le résultat d'un état pathologique du médium. Dans son ouvrage : *L'automatisme psychologique*, paru un an avant l'édition originale allemande du livre d'Aksakof, il traite longuement du spiritisme et, tout en lui accordant une importance considérable pour avoir mis en lumière toute une catégorie de faits jusqu'alors négligés par la science, il prétend expliquer ces faits en se plaçant exclusivement sur le terrain psychologique, ou mieux psycho-pathologique. Selon lui, un médium serait un sujet chez lequel l'état de désagrégation psychologique survient facilement (*Autom.*, p. 401 ; Aksakof, p. xxviii). Certes oui, la désagrégation psychologique, ainsi que l'ont démontré d'ailleurs Ch. Richet et Myers, a pour elle le résultat de nombreuses expériences, et nous ne pouvons faire un reproche à P. Janet de l'appliquer à l'explication de certains phénomènes psychologiques obscurs et même à une partie de ceux du spiritisme. Mais outre que le dernier mot n'a pas été dit sur cette théorie, il a tort de lui donner une ampleur qu'elle ne comporte pas et de chercher à y faire rentrer de force tous les faits connus de source médiumnique. Ce n'est pas le savant éminent qu'est P. Janet que nous blâmons, c'est cette tendance générale chez les savants, qui est une grosse faute de logique, de donner à leurs hypothèses, si grandioses qu'elles soient, une extension exagérée qui ne peut que les rendre boiteuses.

Supposons un lecteur, peu familiarisé avec la psychologie, et cherchant, dans le P. Janet, une solution sérieuse et naturelle des problèmes si passionnants soulevés par le spiritisme ; il est certain que ce lecteur sera profondément désillusionné ; il tombera dans une grande perplexité dès qu'il s'efforcera de suivre, dans son développement, la méthode employée par P. Janet, pour imposer en quelque sorte son explication si laborieuse, quoique scientifique, aux phénomènes spirites ; il sera surtout frappé de la parfaite désinvolture avec laquelle il rejette une série de faits pour ne retenir que ceux qui lui permettent de faire prévaloir, coûte que coûte, les théories qui lui sont chères. Mais peut-être les faits qu'il a laissés passer par le crible

n'en a-t-il pas saisi toute l'importance, ou dans son for intérieur les nie-t-il ! Quoi qu'il en soit, on est de prime abord étonné de l'omission de plusieurs catégories de faits se rapportant au même champ d'observation.

Pour expliquer à sa façon le spiritisme, P. Janet s'appuie d'abord sur les travaux du professeur Richet (qui a depuis longtemps accepté les faits de télépathie) et il prend pour point de départ certaines théories émises il y a une quarantaine d'années sous le pseudonyme de Gros-Jean (Aut. ps., p. 397), c'est-à-dire bien antérieures aux expériences instituées par Crookes, Zollner, Okhorovitz, Richet, Lombroso, etc., expériences qui, cependant, sont loin de manquer d'intérêt et ont fourni des résultats scientifiquement établis. Or, une des règles primordiales en logique, c'est qu'une hypothèse doit englober tous les faits qu'elle prétend expliquer. Que voyons-nous ici ? P. Janet choisit les faits qui peuvent rentrer dans sa théorie de la désagrégation psychologique et il ignore ceux *de même nature*, remarquons-le bien, qui y sont réfractaires. Non qu'il les nie, car nous lisons à la page 387 :

« Les spirites désignent sous le nom de phénomènes physiques ceux qui se produisent en dehors du médium et en apparence sans son intervention : les coups dans les murs, la fameuse écriture directe qui a lieu loin du médium au moyen d'un crayon marchant tout seul, et surtout les soulèvements de table sans contact, les soulèvements d'objets non touchés qui ont été si bien étudiés par Gasparin et Crookes. Ces choses, au moins les dernières, ne doivent pas être niées à la légère ; ce sont peut-être les éléments d'une science future dont on parlera plus tard, mais, de toutes manières, elles n'ont pas à intervenir dans notre étude. »

Semblable attitude vis-à-vis de faits dûment constatés, et de même nature que ceux que l'on a acceptés, ne saurait être admissible. P. Janet se condamne lui-même en disant (p. 395) :

« On comprend alors pourquoi les explications de Chevreul, comme celles de Faraday et de Carpenter, ont été raillées par les véritables spirites, c'est qu'elles restaient aussi au-dessous de la question principale. »

Eh bien ! le même argument peut être appliqué à P. Janet, *à fortiori*. Il ne tient compte que d'un nombre restreint de faits pour l'explication desquels il n'est pas nécessaire d'admettre l'existence d'une puissance résidant en dehors du médium, et il leur assigne naturellement comme cause les symptômes psycho-pathologiques qui les accompagnent, et de plus attribue par analogie (?) — ou plutôt par une extension que rien ne justifie, — la même cause aux faits négligés par lui. Il est donc permis de demander à l'éminent psychologue comment se comporterait sa théorie devant des phénomènes tout aussi bien et scientifiquement établis tels que l'apparition de doubles, le déplacement d'objets à distance, les communications

qui sont au-dessus du niveau intellectuel du médium, la médiumnité des nourrissons et des petits enfants, la transmission de messages à grandes distances, etc. Ces faits ne peuvent certainement pas être expliqués par l'hystérie, par la désagrégation psychologique, ni par aucune théorie qui rejette les faits *télépathiques*.

A ce propos, il n'est pas inutile de prendre note de la gradation qu'Aksakof propose pour le classement des phénomènes médiumniques en : *personnisme*, *animisme*, *spiritisme*.

Par le mot *personnisme*, il désigne les phénomènes psychiques inconscients se produisant *dans les limites* de la sphère corporelle du médium, ou *intramédiumniques* ; l'*animisme* comprend les phénomènes psychiques inconscients se produisant *en dehors des limites* de la sphère corporelle du médium, ou *extramédiumniques* ; enfin, le terme *spiritisme* est employé pour désigner ceux des phénomènes de *personnisme* et d'*animisme* pour l'explication desquels il serait nécessaire de reconnaître une cause extramédiumnique en dehors de la sphère de notre existence, et qui ne se distinguent de ces derniers que par leur contenu intellectuel qui trahit, paraît-il, une personnalité indépendante.

En laissant complètement de côté ce dernier domaine, qu'Aksakof considère comme un développement ultérieur de l'animisme (p. 526) nous sommes obligés de tenir compte tout au moins des *deux* premières catégories de faits.

Or, les explications de P. Janet ne peuvent s'appliquer qu'à la première de ces catégories, c'est-à-dire aux phénomènes intramédiumniques ; et encore doivent-elles prouver que la désagrégation psychologique en est bien la *cause* et n'est pas un simple *effet*.

Le Dr von Hartmann a traité la question d'une façon bien plus sérieuse : il a étudié, sinon expérimenté, tous les genres de faits qui s'y rattachent et en a proposé une explication qui se résume ainsi : « La conscience somnambulique est la source unique qui s'offre à nos investigations sur la nature des manifestations spiritiques intellectuelles »... « Les éléments qui composent la conscience somnambulique sont : 1° l'activité simultanée de la conscience à l'état de veille ; 2° la mémoire hyperesthésique des parties du cerveau qui sont le siège de la conscience à l'état de veille ; 3° la transmission mentale des idées des assistants au médium ; 4° enfin la clairvoyance proprement dit. Si vous ajoutez, en plus, à ces quatre éléments, le concours de la perception sensorielle, vous trouverez que toutes les manifestations intellectuelles du spiritisme y puisent leur origine ». Quant aux effets physiques, le philosophe allemand a recours, pour les expliquer, à deux hypothèses, l'« hallucination » et la « force nerveuse ».

La tâche que le savant russe s'est imposée était de rechercher s'il n'existe pas des phénomènes que les hypothèses du Dr von Hartmann — dans les limites ou conditions où elles sont applicables d'après ses propres règles — sont impuissantes à expliquer.

Cette controverse si loyale et si amplement appuyée par l'analyse profonde d'un grand nombre de faits puisés dans la phénoménologie du médiumnisme, nous offre un exemple vraiment topique de la façon dont toute question devrait être traitée par un vrai savant.

Ajoutons que le philosophe allemand le plus connu de notre temps, Edouard von Hartmann, a pris en considération tous les phénomènes médiumniques, aussi bien ceux qui sont acceptés comme réels par la science, actuellement, que ceux qui ne sont pas constatés d'une façon absolue, mais qu'il admet conditionnellement, pour les besoins de la discussion, et dont on ne doit pas nier l'existence *a priori*.

On nous excusera, pour une fois, de nous être si longuement étendus sur l'analyse d'un livre; mais le sujet est à l'ordre du jour, il est un peu le champ clos où se livrent bataille le matérialisme et le spiritualisme. D'autre part, les médecins et les psycho-physiologistes veulent s'annexer le domaine des faits spiritiques pour les démolir, en quoi ils ont peut-être raison et peut-être tort!

Mais qu'ils veuillent bien explorer le domaine tout entier et éviter les défauts de méthode dans lesquels est tombé P. Janet. Le public, alors, pourra accepter en toute confiance le verdict de la science, quel qu'il soit.

JEAN MAILLET.

CRITIQUE DU DOCTEUR REICH

Après avoir reproduit l'appréciation du livre d'Aksakof: *Animisme et Spiritisme*, par deux savants allemands, appartenant l'un au camp matérialiste, l'autre à l'école spiritualiste, nos lecteurs trouveront intérêt à prendre connaissance d'un compte rendu sur le même livre par un savant hollandais, le Dr Edouard Reich auteur de nombreux ouvrages médico-psychologiques. Nous traduisons cet article des *Psychische Studien*:

« Le principe moteur de l'organisme est de sa nature invisible, et d'une façon générale, il ne peut tomber sous les sens; cependant il a son point d'application dans les éléments matériels de ce même organisme.

« Tout s'accorde pour le prouver et rien de ce qui vit ne saurait être expliqué sans cette proposition. On est convenu d'appeler « âme » la force motrice, et « corps » l'objet auquel le mouvement est communiqué.

« Si l'on soumet le corps à l'analyse, on arrive à en découvrir les éléments anatomiques ou morphologiques, qui en dernière analyse se réduisent à la cellule qui n'est pas privée de vie : elle est au contraire composée de micro-organismes vivants, qui forment des colonies entières, et les âmes de ces êtres minimes sont sous la dépendance de l'âme centrale de l'organisme complet.

Plus l'âme centrale est puissante, plus l'organisme se rapproche de la normale, et par contre moins l'âme centrale est forte ; d'autant plus complètes sont les âmes des individus composant les colonies cellulaires, d'autant plus faible est la santé de l'organisme central, c'est-à-dire que ce dernier est d'autant plus malade.

« C'est là ma conception de l'être organique et je puis dire qu'elle est corroborée, de plus en plus, à mesure que l'on soumet les phénomènes biologiques à une étude plus exacte.

« Ces phénomènes sont d'ailleurs complètement inexplicables, si l'on ne veut admettre une âme centrale et un fonctionnement psychique à l'intérieur de la formation cellulaire.

« Dès lors, si l'âme a pour fonction de construire, de conserver et de détruire l'organisme ; si d'autre part, la mort est la cessation de l'activité de l'âme comme formatrice du corps, l'idée de la persistance de l'âme, indépendamment de la matière corporelle et des éléments morphologiques, est parfaitement justifiée et devient même une conclusion logique nécessaire.

« Il n'y a donc, dans l'animisme et dans le spiritisme rien de monstrueux ou qui soit indigne des recherches de la science ; au contraire, leur étude promet quelque chose d'éminemment attrayant, et même un intérêt scientifique.

« S'il existe dans l'espace, des êtres incorporels qui sont doués de facultés de perception, de sensation et de volonté, à un degré supérieur, et auxquels les passions d'ordre inférieur ne sont pas étrangères, — ils exercent une certaine influence sur les habitants de la terre.

« Oui, tel est le cas, en réalité ; les phénomènes spiritiques et les expériences faites dans ce domaine nous le prouvent péremptoirement. Ceux qui interprètent ces faits autrement qu'en faveur d'une influence exercée par des esprits sur les humains, se trompent et entravent leur explication naturelle.

« Un ouvrage récemment paru, d'Alexandre Aksakof : « *Animisme et Spiritisme* » (Leipzig 2^e édition 1894), — et qui se présente sous forme d'une réponse au livre du Dr Edouard v. Hartmann : *Le spiritisme*, traite de ce sujet d'une manière fort circonstanciée. Il donne une réponse nette et

claire à beaucoup de questions, dont un certain nombre ont été posées par Hartmann lui-même.

« A la vérité, Aksakof aurait pu traiter par l'indifférence les idées de Hartmann; d'autre part la controverse qui naquit à ce sujet a eu pour résultat de développer et d'éclaircir mieux encore divers côtés de la question.

« Aksakof déclare que « le but général de son travail n'a pas été de défendre les faits médiumniques, mais d'appliquer à leur explication une méthode critique, conforme aux règles indiquées par Hartmann », et que sa tâche spéciale a été d'examiner, si « les hypothèses naturelles de Hartmann sont suffisantes pour expliquer tous les phénomènes médiumniques. »

« Il convient de faire ressortir plusieurs points dont il est traité dans le livre d'Aksakof : d'abord, l'erreur où l'on tombe en voulant attribuer tous les phénomènes à une seule cause agissante, à l'intervention des esprits; ensuite, l'opportunité de remplacer le mot *spiritisme*, par le mot *médiumnisme*, qui est une désignation plus générale, ne renfermant aucune hypothèse.

« Aksakof s'applique à démontrer que l'hypnotisme entraînera la science, fatalement, dans le domaine supra-sensible, et qu'il l'obligera à reconnaître les phénomènes de l'animisme et du spiritisme.

« Dans son introduction, Aksakof fait un exposé de l'activité qu'il a déployée en Allemagne, dans le domaine du spiritisme scientifique. Ensuite, l'auteur donne un aperçu historique des théories antispiritiques, traite des phénomènes physiques, du contenu intellectuel des manifestations de l'hypothèse des esprits, et il termine en arrivant à cette conclusion : que le spiritisme et l'animisme sont des branches de la psychologie expérimentale, et que, la philosophie monistique nous donne la clef de l'un et de l'autre.

« La première de ces quatre sections principales démontre l'insuffisance de l'hypothèse hallucinatoire de Hartmann, au point de vue des faits. Nous y trouvons des détails très intéressants, et très importants, sur la matérialisation d'objets, échappant à la perception par les sens, et sur la photographie transcendante; on y démontre la corrélation entre la clairvoyance et la photographie; on y traite également de la matérialisation et de la dématérialisation d'objets accessibles à nos sens — animés et inanimés. — Parmi ces expériences, citons la pesée de formes matérialisées.

« Ensuite Aksakof cherche à démontrer l'insuffisance de la même hypothèse hallucinatoire, au point de vue théorique.

« La partie de l'ouvrage traitant du contenu intellectuel des manifestations, nous fait voir comme quoi les phénomènes médiumniques sont en partie imputables à des causes résidant dans le médium lui-même, tout en

pouvant être ramenés à des motifs qui sont en contradiction avec les convictions, les sentiments, le caractère et la volonté du médium.

« Il y est parlé de la médiumnité des nourrissons et de petits enfants, du parler en langues inconnues du médium, du transport d'objets et de la transmission de messages à grande distance, etc.

« L'action extra-corporelle de l'homme vivant est l'objet de la quatrième partie du livre d'Aksakof. Il y est question des phénomènes dits télépathiques, et de l'apparition de doubles ; les faits spiritiques y sont considérés comme une action médianimique d'êtres incorporels, et le spiritisme même, comme étant un degré supérieur de l'animisme. Nous y trouvons, de plus, l'énumération des preuves établissant l'identité de la personnalité des défunts (par le langage, l'écriture et les autres particularités, l'apparition des formes, etc.)

« Voilà, très sommairement, le contenu de l'œuvre d'Aksakof, dans laquelle il a prouvé, d'une façon irréfutable, l'existence réelle d'esprits dont il a même fait photographier les matérialisations.

« Lui-même; ainsi que d'autres personnes dignes de la plus grande confiance, ont vu ces fantômes matérialisés, et ont échangé avec eux des paroles.

« Toute hypothèse de fraude ou d'illusion doit ici être abandonnée complètement, d'autant plus que toutes les personnes ayant pris part à ces investigations n'ont eu d'autre objectif que la recherche de la vérité.

« A la fin de son livre, Aksakof dit : « Le grand mérite du spiritisme est justement d'avoir prouvé que les questions les plus mystérieuses qui se rapportent au problème de notre existence, peuvent être étudiées par la voie expérimentale. Dès ses premiers pas, il a admis que le côté mystique de ce problème est non moins *naturel*, et que tous les phénomènes qui s'y rattachent sont des phénomènes naturels, sujets à une loi. »

« On ne saurait rien demander de plus. Le spiritisme, envisagé et traité de cette façon, devient réellement une science; il indique à la psychologie le chemin qu'elle doit suivre pour acquérir des notions qui auront la plus haute importance.

« Je recommande une étude attentive de l'ouvrage dont je viens de parler, à tous ceux, notamment, qui ont le jugement assez solide pour pouvoir s'affranchir de tous préjugés et traditions ineptes.

« Mais celui qui ne peut se départir des erreurs de la scolastique, fera mieux de s'abstenir, non seulement de l'étude du spiritisme, mais en général de toute science psychologique. »

« Scheveningue (Hollande), octobre 1895.

« Dr Med. EDOUARD REICH ».



UN CAS DE CHANGEMENT DE PERSONNALITÉ (1).

I

Tous ceux qui ont étudié avec quelque soin les travaux récemment publiés sur l'hypnotisme connaissent certainement le phénomène désigné sous le nom de *changement de personnalité*. Je me bornerai donc à rappeler que, quand un sujet est devenu suggestible, il suffit de lui affirmer qu'il est tel ou tel personnage (qu'il connaît ou qu'il peut imaginer), pour qu'il entre dans ce rôle avec une telle perfection que souvent son écriture elle-même se modifie et prend le caractère de celle du personnage en question. Ce changement de personnalité peut durer des semaines sans jamais se démentir, même dans les circonstances les plus futiles et les plus imprévues ; il peut disparaître et reparaitre, pour ainsi dire automatiquement, quand le sujet entre ou sort des conditions déterminées par les termes de la suggestion. C'est ainsi qu'un jeune commis, nommé Benoît, sur lequel j'ai expérimenté naguère à Blois, croyait être un de mes fils (alors absent) dès qu'il franchissait le seuil de ma maison ; il vivait alors, avec le naturel le plus parfait, dans l'intimité de ma famille, tutoyant ses frères et ses sœurs, donnant des ordres aux domestiques, portant des jugements sur Benoît lui-même quand on le mettait sur ce chapitre, prenant une écriture tout à fait semblable à celle de mon fils, quoiqu'il ne l'ait jamais vue, je crois, trouvant enfin des prétextes habiles et vraisemblables pour ne point répondre aux questions qu'on lui faisait sur sa vie antérieure, lorsqu'il craignait de se tromper.

D'après M. Charles Richet, qui s'est occupé spécialement de ce genre de phénomènes, la suggestion aurait pour effet de modifier l'équilibre nerveux dans le cerveau du sujet, de manière à raviver d'une façon intense tous les souvenirs ayant trait au personnage suggéré, en éteignant au contraire momentanément tous les autres ; sa conduite découle, d'une façon inéluc-

(1) Cet article, extrait du *Lotus bleu*, a paru en même temps à Madras, en anglais, dans le *Théosophist*, accompagné d'une note, où le colonel Olcott appelle l'attention des membres asiatiques de la Société théosophique sur les phénomènes singuliers observés par M. Lecomte et en particulier sur l'existence du cône lumineux qui servirait de véhicule à Vincent.

table, du raisonnement qui ne peut plus s'exercer que sur les premiers. Cette hypothèse me paraît simple et juste.

C'est donc avec une défiance très motivée contre toute autre explication basée sur l'intervention d'êtres invisibles que j'ai observé le cas très net d'un changement de personnalité spontané où la nouvelle personnalité dit être l'*Esprit* (1) d'un ami du sujet, mort depuis une dizaine d'années et revivant aujourd'hui dans un monde étranger à notre système solaire. Si je me suis décidé à reproduire ici le résumé des conversations tenues pendant près de dix-huit mois avec cet être hypothétique, c'est que, d'une part, si je ne suis pas du tout sûr qu'il existe, je ne suis pas sûr non plus qu'il n'existe pas, et que, dans tout ce qu'il m'a dit, malgré quelques contradictions de détail, rien ne répugne pas trop à ma raison; d'autre part, dans une science en formation, toute observation peut devenir utile à un moment donné quand elle a été faite avec soin et sincèrement.

En admettant même que nous nous trouvions ici en présence d'un phénomène analogue au rêve, c'est-à-dire à la reviviscence d'une série d'images antérieures reliées par des raisonnements plus ou moins conscients, comme dans le cas du changement de personnalité, n'y a-t-il pas intérêt pour la science à montrer jusqu'à quel point peuvent s'objectiver, se préciser, et se coordonner les éléments de ces rêves provoqués par l'agent magnétique, rêves qui ont probablement joué un rôle considérable dans l'établissement de beaucoup de traditions religieuses?

II

Le sujet que j'appellerai *Mireille* est une femme d'environ 45 ans, que je connais depuis son enfance et dont la mère était déjà un sujet remarquable, possédant parfois dans le sommeil provoqué le don de la vue à distance et l'instinct des remèdes. Très intelligente et d'un caractère élevé, elle cultive les arts avec succès, mais elle ne possède qu'une instruction fort ordinaire et n'est nullement versée dans la littérature théosophique, spirite ou occul-

(1) A l'exemple de saint Paul et de plusieurs autres Pères de l'Eglise, j'admettrai, ne fût-ce que pour la commodité du langage, la division de l'homme en trois parties : le corps matériel, l'âme animale (*anima*) consubstantielle au corps et que l'on a pris l'habitude d'appeler aujourd'hui corps astral; enfin l'esprit (*mens*), d'essence incorporelle et divine.

En 869, le quatrième concile de Constantinople condamna cette division en *anima* et *mens*; il déclara (*Décret xi*) que l'homme n'a qu'une seule âme, ce qui n'empêcha pas la scolastique de distinguer encore longtemps, d'après Aristote, trois parties dans l'homme: la partie végétative ou organique (*forma corporalis*), la partie sensitive ou animée (*anima sensitiva*), et enfin la partie intellectuelle ou raisonnable (*anima intellectualis*).

tiste ; toutefois il faut ajouter qu'elle vit depuis longtemps dans un monde parisien où les questions de science et de philosophie se présentent souvent dans la conversation, et je sais qu'elle a assisté à une partie d'une conférence de Mme Annie Besant.

Mireille souffrant d'une maladie interne, me pria, il y a environ deux ans, de la magnétiser pour la soulager ; elle s'endormit dès la première séance, et, comme elle s'en trouva bien j'approfondis progressivement l'hypnose jusqu'au moment où son corps astral se dégagea. On trouvera dans le *Lotus bleu* (n° du 27 juin 1895) la théorie qu'elle me donna elle-même de ce dégagement, au bout d'un certain nombre de séances. Je me bornerai ici à ajouter quelques détails d'après mon registre d'expériences.

9 juillet 1895 (5^e séance). — J'endors Mireille qui passe très rapidement par les diverses phases de l'état hypnotique. Elle voit se former, non une sorte de double situé à environ un mètre d'elle, comme cela se produit avec Laurent, Mme Lux, Mmes Ol. et Mme Z., mais une enveloppe qui l'entoure de toute part, comme une cloche, et qui suit, à quelques centimètres de distance, toutes les sinuosités à la surface de son corps ; elle voit cette enveloppe, de l'intérieur, de sorte que ses saillies lui paraissent en creux et inversement. En continuant la magnétisation, cette enveloppe se condense et s'élève dans l'espace : Mireille cesse alors de voir l'enveloppe, mais elle voit son corps charnel comme si elle était en dehors de lui, et aperçoit autour d'elle des fantômes lumineux qu'elle compare à des cosses de balsamine quand, au moment de la maturité, elles s'ouvrent en se recroquevillant. « Quelques-uns, dit-elle, sont des larves qui s'approchent de moi pour tâcher d'aspirer la rosée de ma vie dont mon corps astral, encore en communication avec mon corps physique, est imprégné ; d'autres me semblent avoir été des êtres humains. » Elle les redoute et repousse leur contact.

19 juillet 1894 (6^e séance). — Je pousse la magnétisation plus loin que dans la séance précédente. Mireille se sent s'élever dans l'espace ; elle arrive dans une région supérieure où elle baigne dans une lumière intense qu'elle compare à celle d'un diamant jaune. Les êtres qui l'entourent maintenant ressemblent à des comètes à très grosses têtes et brillent d'un éclat vert, très variable, suivant les individus. Ces êtres paraissent avoir des affinités, se rapprochent et s'éloignent tour à tour ; des êtres analogues passent en sillonnant l'espace avec une très grande rapidité, comme s'ils étaient appelés quelque part.

25 juillet 1894 (8^e séance). — Mireille, emmenée dans la région supérieure, dont il est question dans la 6^e séance, dit qu'elle reconnaît, parmi les fantômes qui voltigent autour d'elle, un ami d'enfance mort depuis une dizaine d'années, et auquel nous donnerons désormais le pseudonyme de *Vincent*.

Ici mon journal s'interrompt pendant plusieurs mois pour diverses raisons : d'abord un voyage me sépara de Mireille ; puis ses révélations me parurent d'une nature si étrange que je ne voulus pas me donner la peine de les enregistrer jusqu'au moment où j'aurais pu me former une opinion sur leur degré de vraisemblance et sur leur origine dans son esprit.

Elle me racontait en effet ses explorations, en corps astral, dans les diverses planètes, et me donnait des détails sur la couche électrique limitant

notre atmosphère dont il a été question dans le numéro précédent du *Lotus bleu* (1). Je me proposais de comparer ces récits avec ceux de Swedenborg et des autres mystiques.

Quant à Vincent, il assista pendant quelque temps à nos séances et, lorsque Mireille l'interrogeait, il lui répondait par une sorte de transmission de pensées, de sorte que j'étais naturellement porté à supposer que c'était le sujet qui se répondait à lui-même; mais vers le mois de novembre 1894, Vincent disparut tout d'un coup et ne vint plus à nos évocations.

III

Au commencement de janvier 1895, Mireille, dégagée de son corps physique, fut frappée par la vue de deux cercles lumineux planant au-dessus de nos têtes; malgré mes demandes réitérées et son penchant à vouloir trouver une explication à tout, elle déclara ne point se douter de ce que cela pouvait être.

Sans m'en inquiéter davantage, je continuai mes explications dans l'autre monde. Un jour, je voulus l'envoyer dans Mars; elle fut arrêtée par la couche électrique qui lui sembla beaucoup plus violente qu'autour de la Terre et dans laquelle elle n'osa s'engager. Suivant elle, il y avait dans cette planète de l'eau, puisque parfois des nuages interceptaient sa vue; elle voyait briller les mers et scintiller les glaces des pôles. Elle apercevait des canaux d'une

(1) Je trouve dans l'*Essai sur les phénomènes électriques des êtres vivants* publié en 1894 par le Dr Fugairon, le passage suivant dont ni Mireille, ni moi n'avions alors connaissance.

« *La sphère de fluide électrique.* — Le globe terrestre possède une électricité propre dont la cause est multiple. La croûte terrestre est électrisée négativement, tandis que l'atmosphère l'est positivement. Le potentiel de l'air augmente à mesure qu'on s'élève. Jusqu'à un mètre au-dessus du sol, on ne trouve aucun signe d'électricité. A partir de là Quételet a trouvé que l'intensité électrique est proportionnelle à la hauteur, résultat trouvé également par W. Thomson et par Mascart et Joubert.

« Peltier a reconnu avec un cerf-volant que l'électricité, qui croît lentement jusqu'à 100 mètres, augmente ensuite rapidement jusqu'à la hauteur de 247 mètres, la plus grande qu'il ait atteinte. Les observations faites dans les ascensions aérostatiques ont prouvé que l'air des hautes régions (6 à 7.000 mètres) est fortement chargé d'électricité positive.

« Une couche épaisse de fluide électrique semble donc inonder les couches supérieures et régner aux limites de notre atmosphère. Cette sphère éthérée correspond à la zone de feu, au *ciel de feu* des anciens. »

Dans l'Etat de Baroda (Indes) on croit que le séjour des âmes après la mort ou *Vayu Loka* est une portion de l'espace entourant la terre. On dit que la terre a sept enveloppes et que *vayu* ou l'air en est une, l'électricité une autre.

énorme largeur (1). Elle ajoutait que ces canaux avaient été creusés à travers les continents par les *Martiens* qui, bien qu'amphibies, vivent de préférence dans l'eau et s'en servent pour aller d'une mer à l'autre. Les Martiens seraient des êtres infiniment supérieurs aux hommes pour la force physique, mais inférieurs comme intelligence (2). Tout à coup elle cessa de parler et tomba en syncope avec ralentissement de plus en plus marqué du pouls. Je me hâtai de chercher à la réveiller par un acte énergique de la volonté et des passes transversales. Au bout d'une minute ou deux, le corps commença à remuer et j'entendis avec étonnement les paroles suivantes prononcées d'un ton brusque tout à fait différent de celui qu'a, d'ordinaire le sujet : « Vous l'échappez belle ! Pourquoi ne l'avez-vous pas retenue ? Vous savez bien qu'elle est très curieuse. Si je n'avais pas été là, elle était perdue pour vous comme pour moi. — Qui êtes-vous donc, vous ? — Je suis Vincent, j'assiste à toutes vos expériences qui m'intéressent à cause de Mireille. — Qu'a-t-elle fait, et où est-elle maintenant ? Elle a voulu pénétrer dans l'atmosphère de Mars en traversant la couche électrique et je ne sais ce qui en fût résulté (3). Je me suis précipité à sa suite et je l'ai ramenée. J'ai déposé son esprit dans le véhicule qui me sert pour venir dans l'atmosphère de la Terre et j'ai pris son corps astral pour entrer dans son corps charnel et pouvoir communiquer avec vous. — Voulez-vous maintenant me la rendre ? — Oui, prenez-lui les mains et projetez du fluide dans son corps pour m'aider à me dégager. » C'est ce que je fis ; au bout de quelques instants, Mireille parut se réveiller d'un profond sommeil, accablée de fatigue, parlant avec peine et par monosyllabes. Avant de faire rentrer son corps astral dans son corps physique, je lui demandai ce qui lui était arrivé ; elle me confirma les paroles de Vincent. Je procédai alors au réveil complet.

(1) Il n'est pas besoin de faire remarquer que jusqu'ici les descriptions pouvaient être des souvenirs de ses lectures à l'état de veille.

(2) Mireille ne pouvait voir tout cela, puisque le creusement des canaux avait eu lieu dans le passé et qu'elle se trouvait hors de la couche électrique, à une distance trop grande pour distinguer les habitants, et, en tous cas, pour juger de leur intelligence. Il y a donc eu ou une conception purement imaginaire, ou l'effet d'un sens particulier que nous ne connaissons pas. Mais je penche plutôt vers la première hypothèse, ayant plusieurs fois constaté des erreurs quand Mireille se laissait entraîner à vouloir prédire l'avenir. J'éveille à dessein la défiance du lecteur sur des phénomènes dont l'objectivité me paraît extrêmement douteuse.

(3) Dans une séance ultérieure, Vincent m'expliqua que le lien qui unissait l'esprit de Mireille à son corps pouvait bien traverser la couche électrique de la terre, mais qu'il aurait pu être rompu par son passage à travers une autre couche électrique plus violente, comme celle de Mars.

Dans les séances suivantes, je recueillis peu à peu les renseignements que je vais résumer.

Quelques semaines auparavant, Vincent, dont le corps astral et l'esprit avaient été, jusque-là, à l'intérieur de la couche électrique de la terre, avait perdu connaissance et s'était réveillé dans un autre monde, avec un corps approprié à ces nouvelles conditions d'existence et au milieu d'êtres semblables à lui (1). Ce monde est situé en dehors du système solaire; nous ne pouvons le voir. Les mondes sont, en effet, disposés par zones concentriques où ils sont agglomérés. Ces zones, dont le centre est à l'infini sur un point qu'il ne connaît pas, sont séparées entre elles par des zones sans astres. Pour arriver à l'astre qu'il habite, il a dû traverser, en se rapprochant du centre, d'abord la zone à laquelle appartiennent notre terre et notre soleil, puis une zone vide, puis une zone pleine d'astres, puis une deuxième zone vide, à laquelle succède la zone stellaire dont il fait maintenant partie (2). Les habitants ont des corps nébuleux, sans jambes, car ils ne marchent point, et ils s'élèvent dans l'espace jusqu'au point où ils veulent aller (3). Ils n'ont entre eux que des rapports intellectuels, chacun

(1) Son transport dans un autre monde a été une sorte de naissance nouvelle, différente de sa naissance terrestre, en ce qu'il a conservé dans sa vie actuelle un souvenir plus ou moins confus de ses existences antérieures, et un souvenir très net de sa dernière vie terrestre.

(2) On remarquera cette succession de condensations et de dilatations, de nœuds et de ventres, analogue à celles que nous observons dans les phénomènes terrestres.

(3) Il y a un grand nombre d'astres dont les habitants sont conformés à peu près suivant le type humain.

Les membres qui ne servent pas dans les conditions de vie spéciales à une planète s'atrophient et disparaissent. Ces esprits continuent à voir, à entendre et à sentir les odeurs; quelques-uns seulement parlent, les plus supérieurs communiquent entre eux par simple transmission de pensée.

De tous les animaux, l'homme seul a des bras qui ne servent pas à aider la marche. « Chez lui, dit Vincent, le bras est un organe d'affectivité: c'est avec les bras qu'il embrasse et témoigne son affection en dehors de toute passion sensuelle. Dans les corps des esprits supérieurs, les bras sont développés de manière à donner le maximum d'effet à l'embrassement, et n'ont plus les particularités relatives aux autres usages de ces membres chez l'homme, comme les mains et les doigts pour saisir les objets. Les Voyants qui n'ont guère le temps de préciser leurs perceptions ont presque toujours pris ces appendices pour des ailes parce que les esprits leur apparaissent dans les airs. »

La vue et son organe ont également pris un grand développement; les esprits ont une sorte d'œil qui fait le tour de leur tête; de là l'habitude de donner de très grands yeux aux anges.

Les esprits sont sensibles aux parfums qui jouent un rôle considérable dans les vies supérieures; c'est même uniquement par une sorte d'absorption de ces parfums qu'ils

étant surtout absorbé par une vie intérieure, faite d'espairs et de souvenirs, où ils étudient leur destinée, grâce à l'expérience des vies passées, avec une douce sécurité pour l'avenir. Suivant son expression, ils *euvent* leur passé (1). Ils éprouvent les uns pour les autres une grande sympathie qu'on pourrait comparer au sentiment d'un Français retrouvant d'autres Français au milieu de peuples étrangers. (A suivre.) LECOMTE.

LES POSITIVISTES DÉMORALISÉS

Cher monsieur Leymarie,

Etant ces jours-ci à Granow (Podolie), j'assistai à un enterrement d'un jeune homme, M. Boleslas P. et je remarquai avec douleur, et une profonde tristesse, que les parents ainsi que les cousins pleuraient amèrement sa perte en poussant des cris de désespoir, comme s'ils ne le devaient jamais plus revoir, ou que le *décédé* fût perdu à jamais.

Qu'y a-t-il d'étonnant, en somme ? Dans une société gangrénée jusqu'à la moelle, comme la nôtre, plongée dans le matérialisme, nécessairement la mort devient un sujet de terreur.

Hérodote nous enseigne que les Thraces pleuraient amèrement à la naissance d'un enfant et se réjouissaient à la vue d'un mort. Wilks nous raconte que certains insulaires sauvages du Fidji regardent la mort comme un passage à un état meilleur, et désirent mourir plus vite, tandis que chez nous, c'est juste le contraire.

Lorsqu'on devrait se réjouir du sort d'un défunt, car il a quitté cette vie nourrissent leur corps astral. Les anciens avaient le sentiment de ce phénomène quand ils brûlaient des parfums sur la tombe des morts.

Quant à la bouche, elle est à peine indiquée puisque les esprits ne mangent pas et qu'ils parlent peu ou point.

Le reste du corps, estomac, ventre, jambes, n'ayant pas d'emploi n'existe plus que sous la forme d'une légère nuée flottant dans l'atmosphère. (*Réponses de Vincent dans la séance du 18 mars 1895.*)

(1) Une amie de Mireille, qui suit habituellement mes expériences, demanda un jour à Vincent comment il s'occupait et s'il n'avait aucune mission particulière à remplir. Vincent lui ayant répondu que non, la dame s'étonna d'une vie aussi oisive, à quoi Vincent répliqua : « Madame, vous êtes une femme active ; vous croyez avec raison remplir vos devoirs en vous occupant de la tenue de votre maison, de l'éducation de vos enfants, de vos relations mondaines, et quand il vous reste, ce qui arrive rarement, quelques instants de loisir, vous les consacrez à la réflexion : Eh bien ! nous, nous n'avons aucun besoin matériel, et notre occupation normale est précisément ce développement intellectuel pour lequel les conditions inférieures de votre nature physique vous laissent si peu de temps. »

pleine d'amertume, de souffrances et de déceptions, pour une meilleure, les assistants étant matérialistes, positivistes ou incrédules, se désespèrent ne pouvant comprendre que le décédé est retourné vers sa région natale.

Sur trois parties de notre Société, deux, je puis le dire, sont plongées dans un matérialisme étouffant. En comparaison de cette masse, naturellement c'est peu de chose que le nombre d'hommes véritablement justes et désintéressés qui veulent sincèrement venir en aide à l'humanité et la tirer du profond abîme vers lequel elle s'achemine aveuglement, ce n'est point à l'honneur de notre *xix^e* siècle, celui des grands progrès.

Il n'est point nécessaire d'exercer son attention pour se convaincre de ce déplorable état de choses ; l'homme qui pense, constate que le but poursuivi par notre *xix^e* siècle est absurde, car chaque membre de la société n'aimant que lui-même, ne pensant qu'à son propre bien-être, ne chérissant que l'argent et les honneurs, déteste sincèrement son prochain, à tel point que si celui-ci faisait même involontairement obstacle au but que poursuit l'égoïste, il n'hésiterait pas à l'écraser en le calomniant ou en le supprimant.

Ce triste état de choses ne pouvant durer longtemps, nous avons besoin d'une rénovation morale, et cette question est si importante que devant elle toutes les autres s'effacent.

La devise de notre temps est : *Si vis pacem, para bellum*. Donc pour maintenir la paix, tous les pays en Europe se ruinent en armement ; la mobilisation étant une conséquence inévitable de toutes ces monstruosité, arrache chaque année à tous les pays l'élite de la jeunesse.

M. Alexis de Nartsoff, ce zélé propagateur du spiritisme, ce fidèle adepte de notre doctrine qu'il enseigne avec une chaleureuse conviction dans son œuvre *La Religion de l'Avenir*, a dit : « Toute l'Europe est devenue une immense caserne où s'étudient la haine réciproque, le massacre du prochain et le pillage du bien d'autrui ! » Le mobile de tout ce mal est le patriotisme qu'il faut considérer comme de l'égoïsme, car il entretient constamment une haine absurde entre les peuples et devient un grave obstacle à la fraternité universelle tant désirée par tous les peuples civilisés.

C'est donc ce patriotisme qui engendre ces guerres dont l'issue est le prélude de tous les malheurs ; c'est en son nom que des milliers d'hommes innocents sont massacrés pour agrandir les limites d'un état aux dépens d'un autre état !

Or donc, on peut prédire avec certitude, sans être prophète, que si la société persiste à rester dans ce gâchis matérialiste, l'humanité ne pourra éviter les catastrophes prochaines qui s'annoncent menaçantes. Devant l'égoïsme brutal, ce fond de notre belle civilisation du *xix^e* siècle, l'effon-

drement du vieux monde est dans les probabilités rationnelles et inévitables.

Le spiritualisme seul, à mon avis, pourra sauver l'humanité de ces calamités; le mouvement philosophique contemporain est d'un heureux augure pour l'avenir.

Le but le plus important vers lequel le spiritualisme dirige son activité, est sans nul doute de conduire l'humanité dans la voie du progrès, ce qui peut s'effectuer de différentes manières; les routes sont nombreuses mais le but est un. Le spiritualisme moderne ne fait pas d'opposition aux intérêts matériels bien compris; au contraire il est en harmonie avec eux, le développement matériel de l'humanité étant une condition nécessaire de son développement idéal.

La philosophie spirite fondée par Allan Kardec s'enracine chaque jour davantage et va devenir une science absolument expérimentale; en démontrant l'immortalité de l'âme et la vie d'outre-tombe par des faits attestés, elle satisfait les besoins moraux en présentant une doctrine claire, morale, et sous tous les rapports parfaite.

Ses adeptes se comptent par millions et en vertu de la loi du progrès, ce nombre s'élèvera bientôt à des centaines de millions. Lorsque l'immortalité de l'âme, la vie d'outre-tombe et les vies successives par la réincarnation seront admises par tous et établies en réalité dans le domaine de la science véritable, comme des vérités mathématiques, alors s'effectuera la rénovation morale de l'humanité.

JOSEPH DE KRONHELM.





MENDIANTS SANS PAROLES

Quoique *la Revue Spirite* ait, déjà publié plusieurs excellents articles (1), concernant l'intelligence des animaux, « nos frères cadets », comme le dit avec justice M. P.-G. Leymarie, directeur de cette vaillante *Revue*, nous pensons que nos lecteurs nous sauront gré, en reproduisant ci-après, l'article très original, paru dans le supplément littéraire du *Figaro* (octobre 1895), sous la rubrique typique : *Les animaux mendiants*.

Nous ferons suivre cet article de quelques considérations générales sur l'esprit des bêtes, qu'il ne faut pas confondre avec l'instinct, ce dernier étant loin de donner une explication juste et logique des actes vraiment intelligents, voire raisonnés, qu'accomplissent certains animaux (les chiens par exemple), plus avancés dans l'échelle de la création, actes qui nous paraissent, parfois si extraordinaires que nous sommes obligés d'avouer, *in petto*, qu'il ne manque à nos frères cadets (les chiens, principalement) que la parole.

Dr GASTON DE MESSIMY.

« La mendicité est un instinct commun aux hommes et aux animaux. Allez dans un de ces jardins zoologiques où des tribus de sauvages sont exposées à la curiosité du public, en même temps que des bêtes rares venues de tous les points du globe, et vous serez frappé de l'identité des méthodes employées pour faire appel à la générosité des visiteurs. Si vous vous arrêtez devant un nègre ou un peau rouge ils vous demandent aussitôt un sou, de même que si vous regardez un zèbre ou un bison, ils accourent au galop pour solliciter un petit pain de votre munificence.

Toutefois, il est à observer que dans cet art à exploiter la bienveillance des inconnus les bêtes l'emportent sur les hommes. Le crédit du Basuto ou

(1) *L'intelligence des bêtes*, par Victor Meunier (N° de juillet 1893). *Intelligence des animaux*, par C. M. (N° du 1^{er} oct. 1893). *A propos de l'intelligence des animaux*, par Ed. Michel (N° du 1^{er} novembre 1893). *Les animaux ont une âme* par P. G. Leymarie (N° du 1^{er} août) *Esprits animaux*, par E. G. Getsinger (N° du 1^{er} avril 1895) *Fidélité des chiens* (N° de mars 1893) *Il n'y a plus de bêtes*, par V. Meunier (N° de janvier 1894). *Encore la fidélité canine* par C. Sarcé (N° de janvier 1894).

du Fuégien le plus authentique ne tardera pas à s'épuiser ; le premier mouvement de curiosité une fois passé, les pièces de cinq et dix centimes ne tombent plus dans les mains du sauvage, qui a commis l'imprudence de s'initier trop vite aux secrets de la civilisation et aux beautés de la langue française, tandis que le mouton et la girafe sont toujours sûrs de faire recette.

Cette infériorité de l'espèce humaine est facile à expliquer. La mendicité est une industrie qui s'exerce par le regard, l'attitude, le geste ; il suffit de prononcer un seul mot pour compromettre l'effet d'une pantomime qui, pour être éloquente, a besoin de rester muette : si les animaux obtiennent de si brillants succès dans cette profession, c'est qu'ils sont des mendiants qui ne parlent pas.

Est-ce au joueur d'orgue de barbarie que s'adressent les libéralités des passants ? Non, ce musicien a beau faire appel à la générosité du public, les airs les plus populaires de la *Muette* et des *Huguenots* ne feront pas tomber une pièce de cinq centimes dans sa sébile, s'il ne s'est pas assuré le concours d'un collaborateur habillé en général anglais. Un petit singe en uniforme rouge est pour les artistes ambulants un auxiliaire indispensable. Son œil vif et mobile, à reflets humains, a bien vite distingué les spectateurs dont les dispositions lui inspirent de la confiance, et quand il tend sa petite main osseuse et maigre comme celle d'un vieillard elle ne se referme jamais vide. Ce n'est pas son maître, c'est lui seul qui excite l'intérêt de la foule.

De même le chien de l'aveugle ne se contente pas de lui servir de guide, il se comporte également comme un ami dévoué qui sollicite la charité publique en faveur d'un malheureux. A peine avons-nous besoin d'ajouter qu'il s'acquitte de ce rôle avec l'habileté d'un mendiant consommé. Il sait prendre l'attitude qui convient pour attirer la compassion des passants, il a un flair tout spécial pour reconnaître les personnes charitables et il dirige sur elles un regard si suppliant, qu'il est impossible de refuser une obole à l'aveugle, ne fût-ce que pour ne pas laisser sans récompense le dévouement de son chien.

Ces fidèles compagnons de l'infortune sont fort intéressants à étudier quand ils font la quête au profit de leur maître ; mais s'ils méritent moins de sympathie, ils sont peut-être plus amusants à observer lorsqu'ils mendent pour leur propre compte.

LE FLAIR DES NATIONALITÉS.

Il y a quelques années, vivait à Inverness un chien qui s'était rendu célèbre dans toute l'Écosse. Pendant sa jeunesse, un vieux pauvre de profession lui avait appris l'art de faire appel à la charité des passants, et était mort à

l'hôpital, le laissant abandonné sur la voie publique. Resté seul en ce monde, sans protecteur et sans domicile, Tomy prit la résolution d'exercer pour lui-même l'industrie que son maître défunt lui avait enseignée.

Il portait à son cou une petite tirelire ; mais ce n'était qu'un artifice destiné à appeler l'attention des personnes charitables. La boîte attachée au collier du chien ressemblait à la pancarte que les aveugles portent sur leur poitrine, elle remplaçait l'écriteau traditionnel où il est dit que les aumônes seront acceptées avec reconnaissance. Seulement Tomy ne manquait jamais de saisir entre ses dents les sous que les passants venaient déposer dans une tirelire qu'il n'aurait pas su ouvrir, et ne voulait pas d'autre coffre-fort que sa bouche.

D'ailleurs, il ne thésaurisait pas ; dès qu'il avait reçu une pièce de monnaie, il se rendait en courant chez le boulanger et l'échangeait contre un petit pain qu'il mangeait séance tenante.

Les artistes les plus remarquables ne tardent pas à perdre la faveur du public, lorsqu'ils ne savent pas renouveler à temps leur répertoire. Les habitants d'Inverness, qui avaient encouragé les débuts de Tomy, se montrèrent de moins en moins généreux et le parti des gens qui n'aiment pas les chiens releva bientôt la tête. N'est-ce pas scandaleux, disaient les ennemis de la race canine, de prodiguer à un quadrupède des aumônes qui empêcheraient peut-être des créatures humaines de mourir de faim.

Les sous se faisaient rares et le malheureux Tomy, condamné à un régime de diète prolongée, était devenu un emblème vivant de la maigreur de ses recettes, lorsqu'un ingénieux expédient lui sauva la vie. Il se mit à faire la chasse aux étrangers. Si les habitants d'Inverness étaient fatigués de subventionner un mendiant à quatre pattes, dont ils connaissaient de longue date les petits tours de passe-passe, il était à prévoir qu'en revanche, les touristes, étonnés de tant d'intelligence, se montreraient plus généreux.

Tomy s'abstint de rien demander à ses compatriotes et ne s'adressa plus qu'aux voyageurs. A quel signe les reconnaissait-il ? C'est un mystère impossible à élucider. Une des collaboratrices de *North American Review* a soutenu que l'odorat jouait dans la vie intellectuelle des chiens un rôle dont les hommes ne soupçonnaient pas l'importance. Ce serait par l'intermédiaire de ce sens que la transmission des idées s'opérerait dans le cerveau de la race canine. En d'autres termes les chiens penseraient avec le nez, et ce serait d'après les impressions produites sur cet organe que se régleraient leurs aversions et leurs sympathies. Ma thèse que Ouida a soutenue dans le savant recueil américain paraît assez vraisemblable et elle expliquerait comment Tomy aurait eu assez de flair pour distinguer du premier coup un étranger d'un concitoyen.

MENDICITÉ ET ESCROQUERIE.

Lorsque les journaux anglais racontent une histoire de chiens, on peut être sûr d'avance que c'est en Écosse que l'aventure est arrivée. A première vue, on serait tenté d'attribuer cette curieuse spécialité de l'ancien royaume des Stuarts à la fécondité de l'imagination de ses habitants. Les compatriotes de Waller Scott ont l'esprit inventif et les autres sujets de la reine Victoria les accusent d'infliger à l'occasion, de légères entorses à la vérité, afin de la rendre plus ingénieuse et plus gaie.

Il n'est pourtant pas nécessaire de mettre en doute la véracité d'une nation hospitalière et aimable entre toutes pour expliquer les tours de force exécutés par les chiens écossais. Les *collies*, qui sont les indispensables auxiliaires des bergers des Highlands, passent à bon droit pour la plus intelligente de toutes les races canines de l'ancien et du nouveau monde.

C'est à cette espèce si bien douée qu'appartenaient Tomy, le chien mendiant d'Inverness, et son confrère Towser, dont M. William Japp a raconté les prouesses à son homonyme, M. Alexander Japp, qui a publié dans le *Cassell's Family Magazine*, de si intéressantes études sur la psychologie des animaux.

Tomy, qui n'avait pas de maître, était obligé pour vivre d'exploiter la générosité des étrangers, tandis que Towser mendiait par pure gourmandise. Il appartenait à un charpentier, qui lui offrait chaque jour une nourriture abondante, mais négligeait de lui faire manger des gâteaux. Pour ajouter quelques friandises à son menu quotidien, ce chien trop intelligent, n'hésita pas à s'adresser à la charité publique.

Il avait une si curieuse façon de s'arrêter devant les passants et de s'asseoir sur ses pattes de derrière en tendant une de ses pattes de devant, que tous les enfants de la ville d'Alyth, dans le comté de Forfar, prenaient plaisir à lui mettre un sou dans la bouche pour lui faire exécuter ce manège.

Dès que le chien tenait entre ses dents la pièce de monnaie, il se rendait en toute hâte chez le boulanger, afin d'acheter un biscuit. Il n'avait pas de fournisseurs attitrés ; parfois même, il rentrait dans une épicerie, mais il savait toujours indiquer avec autant de précision que s'il avait eu l'usage de la parole, le genre de friandises qui lui convenait le mieux.

Il existe, entre les divers délits prévus par les lois pénales des peuples civilisés, des affinités irrésistibles. De la mendicité à l'escroquerie la pente est glissante.

Un jour, un enfant, au lieu d'offrir comme de coutume un demi-penny à Towser, lui mit dans la bouche un farthing, c'est-à-dire une pièce de monnaie qui vaut un peu plus de deux centimes et demi. Le chien se rendit chez

le boulanger, choisit un biscuit, déposa la pièce sur le comptoir et s'enfuit à toute vitesse, sans laisser le temps de constater l'insuffisance du paiement.

Cette retraite précipitée ne laissait aucun doute sur la mauvaise foi du fugitif. Il avait commis un délit nettement caractérisé. C'est à cela que sert l'intelligence des chiens.

CONSULTATIONS GRATUITES.

Les actes de dévouement accomplis par les bouledogues nous consolent des délits de mendicité, de vagabondage et d'escroquerie relevés à la charge des *collies* écossais. Cette fois il ne s'agit pas d'histoires arrivées en droite ligne du pays des Highlanders et légèrement suspectes à raison de leur origine. Les aventures du chien de Cosgrave sont attestées par le Dr Walter Atlee, de Lancaster.

Dans cette ville, vivait il y a quelques années, un cabaretier nommé Cosgrave, son établissement était fréquenté par une clientèle assez peu recommandable et, un jour, dans une rixe, il eut le bras cassé.

A cette époque-là, M. Walter Atlee était encore étudiant en médecine, et travaillait sous la direction de son père.

Ce fut lui qui donna les premiers soins au tavernier. Le traitement de la fracture fut assez long et chaque fois que le tavernier revenait dans le cabinet de MM. Atlee père et fils, il était accompagné d'un bouledogue de grande taille, dont l'aspect n'avait rien de rassurant.

C'était une sorte de garde corps, vigilant et hargneux, qui paraissait croire au début, que les soins donnés par le médecin aggravaient les souffrances de son maître. Aussi, faisait-il entendre un grognement sourd à chaque cri de douleur que laissait échapper le cabaretier pendant que son bras était entouré de bandelettes et emprisonné dans un appareil. Pourtant le chien finit, à la longue, par se faire une idée plus exacte des services que peut rendre la chirurgie et se montra aussi aimable que peut l'être un bouledogue avec beaucoup de bonne volonté.

Cosgrave guérit au bout de quelques semaines et M. Walter Atlee avait complètement oublié cet incident lorsqu'un jour il entendit à sa porte des aboiements réitérés. Il reconnut le chien du cabaretier, mais le bouledogue n'était pas seul, il accompagnait un camarade qui se traînait misérablement sur trois pattes et poussait des cris de douleur en essayant de soulever sa jambe droite de devant qui était cassée.

Le médecin fut touché de cette manifestation de solidarité canine et s'empressa d'appliquer, selon les règles de l'art, un appareil à la patte du malheureux chien que le bouledogue du cabaretier venait de recommander à sa bienveillance.

Pareille aventure était également arrivée à un chirurgien compatissant qui avait recueilli sur la voie publique un petit bouledogue, dont la patte venait d'être écrasée par une voiture. Au bout d'un mois de traitement, le chien complètement rétabli, revint chez son maître, mais chaque fois qu'il rencontrait son bienfaiteur, il lui prodiguait les témoignages de sa reconnaissance. Un jour, il alla lui faire une visite accompagné d'un camarade, qui lui aussi, venait d'avoir une patte broyée. C'est un journal, le *Mirror*, que le collaborateur du *Cassell's Family Magazine* emprunte cette histoire dont l'authenticité lui paraît à l'abri de tout soupçon.

S'il se rencontre jamais un émule de M. de Montyon qui ait l'heureuse idée d'encourager les vertus chez la race canine, ce seront les bouledogues qui obtiendront le premier prix.

UN CHEVAL QUI MENDIE

M. Alexander Japp a connu un cheval qui mendiait. C'était un malheureux animal, vieilli sous le harnais, et condamné sur la fin de ses jours, à traîner la voiture d'un messenger. C'est une industrie florissante dans certains comtés de l'est de l'Angleterre. Dans quelques-unes des maisons où le messenger allait déposer ses paquets, il se trouvait des personnes compatissantes qui, prenant en pitié la maigreur du vieux cheval ne manquaient jamais de lui offrir un morceau de pain trempé dans la bière.

Lorsqu'une de ces stations hospitalières changeait de maître, le cheval ne se résignait pas à être privé de la friandise à laquelle il était accoutumé. Il refusait net d'aller plus loin et jetait autour de lui des regards à la fois étonnés et suppliants comme s'il eût voulu dire : « Prévenez donc le nouveau propriétaire qu'il n'est pas permis de refuser à un vieux cheval un petit rafraîchissement. »

G. LABADIE LAGRAVE.

RÉSUMÉ ET CONCLUSION.

De l'examen attentif des faits de mendicité que nous venons de reproduire et dont les animaux sont les héros, nous sommes obligé de reconnaître que « nos frères cadets » sont tout comme nous, pourvus d'un esprit, qui, s'il est moins intelligent et moins développé que le nôtre, est susceptible d'une certaine éducation, et serait l'auteur de faits extraordinaires paraissant même impossibles si l'homme voulait se donner la peine de le cultiver pour le développer.

Nous ajouterons, à la louange de certains animaux, qu'il bat, dans leurs poitrines, un cœur plus affectueux et plus aimant, plus charitable en un mot que chez certains « bipèdes », auxquels ces premiers pourraient en

remontrent sur la question des sentiments, voire, au besoin, leur donner des leçons.

Pouvons-nous en effet, refuser toute pensée, et tout sentiment, à cet auxiliaire indispensable du joueur d'orgue de barbarie, à ce petit singe, dont « l'œil vif et mobile, à reflets humains » a vite distingué, dans la foule, les âmes charitables, et dont la mine piteuse, l'attitude misérable, et les yeux quasi larmoyants, attirent, plutôt que son maître, la commisération des passants ?

Comment, d'autre part, ne pas être étrangement remué, sincèrement gagné, convaincu même, devant le chien de l'aveugle, qui, non content de s'acquitter auprès de son maître, du rôle d'Antigone auprès d'Œdipe, chargé d'années, se comporte, également, comme un ami dévoué, faisant la quête en faveur d'un malheureux.

Cette attitude, digne d'un mendiant consommé, qu'il sait prendre pour attirer la compassion des bonnes gens, ce flair tout spécial pour reconnaître ceux-ci, ce regard si suppliant, qu'il leur adresse, et ce visible contentement, qui paraît dans ses yeux, au moment où l'obole tombe dans l'escarcelle de son maître, toutes ces circonstances, ou mieux toutes ces causes, ne se réunissent-elles pas en faveur de la thèse que nous soutenons ?

Et cette résolution que prit ce chien écossais, du nom de « Tomy » de mendier pour son compte « personnel », après la mort de son maître, vieux pauvre de profession, dont il mettait, si bien, à profit les leçons ?

Et cet empressement tout particulier qu'il mettait à saisir entre ses dents, les sous qu'on lui donnait, pensant bien qu'il n'aurait pu les prendre, si on les lui avait mis dans sa tirelire ? Non moins digne d'intérêt cet empressement avec lequel il courait chez le boulanger donner son petit sou en échange d'un petit pain, « qu'il dévorait séance tenante ».

Et ce calcul que fit le même chien : de s'adresser, dorénavant, aux étrangers (quand il s'aperçut que les aumônes des habitants d'Inverness se faisaient de plus en plus rares), ne dénote-t-il pas une intelligence, vraiment remarquable ?

Enfin, pouvons-nous, en notre âme et conscience, refuser la pensée à cet autre chien, du nom de Towser, qui, loin de posséder les bonnes qualités de son congénère (Tomy), mendiait « par pure gourmandise », et, son sou à la bouche, entra chez le pâtissier ou l'épicier, « sachant toujours indiquer, avec autant de précision que s'il avait eu l'usage de la parole, le genre de friandises qui lui convenait ».

Plus fort encore ! et donnant à réfléchir, cette fugue si promptement de Towser, après le paiement insuffisant de son biscuit ; ce délit « nettement

caractérisé » rendait possible, l'« escroc à quatre pattes », du Tribunal correctionnel, s'il en existait un, pour *nos frères cadets*.

N'est-elle pas, aussi, inénarrable, impayable surtout, cette consultation de bouledogues chez le chirurgien, le premier, guéri, grâce aux soins de l'homme de l'art, lui amenant un estropié, afin qu'il le guérisse à son tour ?

Enfin, ce cheval mendiant, jetant autour de lui des regards, pour ainsi dire parlants, afin d'obtenir, des bonnes âmes, « la friandise à laquelle il était accoutumé », n'est-elle pas une preuve de plus parmi les milliers et les milliers que nous avons déjà de l'intelligence, ou de la pensée chez les animaux ?

Oui, nous concluons avec M. P. G. Leymarie, le très honorable directeur de cette vaillante *Revue*, et avec bien d'autres savants spiritualistes : « que les animaux ont une âme » ; ce sont des frères qui nous précèdent dans l'échelle de la Création, et, à ce titre, nous leur devons (du moins, à ceux d'entre eux qui nous sont utiles), aide, bienveillance et protection.

D^r GASTON DE MESSMY,

Puéchabon (Hérault), le 28 janvier 1896.

MORT D'HENRI RÉGNAULT. — UN PRESENTIMENT

M. Adolphe Brisson, directeur des *Annales politiques et littéraires*, a esquisé dans ses *Portraits intimes*, la physionomie d'Henri Régnauld.

Il rapporte que, lorsque éclata la guerre de 1870, celui-ci se trouvait à Tanger avec son ami Clairin.

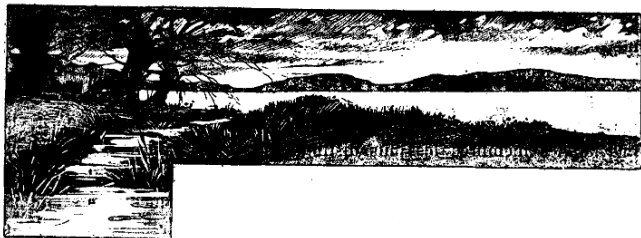
Pressé de rentrer en France où le devoir le rappelait, Henri Régnauld disait gaiement à Clairin :

« Tu verras : nous allons nous couvrir de gloire et ramasser la croix sur « champ d'honneur, comme les vieux grognards de Charlet... Ce sera « très drôle.

« Clairin, quoique non moins courageux, était agité de fâcheux pressen-
« timents. La nuit qui précéda son départ de Tanger, il eût un songe (comme
« dans les tragédies) ; il rêva que Régnauld était tué à côté de lui, dans une
« embuscade ; il raconta ce cauchemar à son camarade qui affecta d'en rire
« aux éclats....

« Hélas ! le rêve n'avait pas menti et, quelques semaines plus tard, Ré-
« gnault tombait à Buzenval, frappé d'un coup de fusil. »





LES SPIRITES, FATALEMENT SONT DES FOUS

Depuis 1848, époque du renouvellement du spiritualisme, et en 1855 de la création du spiritisme, les hommes les plus autorisés en industrie, en politique, en sociologie, en science et dans les arts, se sont préoccupés de cette intervention nouvelle du monde de l'au-delà sur notre terre.

La plupart, pour des raisons majeures et quoique chercheurs expérimentés et convaincus, ont toujours celé leur croyance avec soin ; d'autres, moins préoccupés de leur grande position sociale, investigateurs obstinés, furent les divulgateurs au grand jour de la vérité conquise, l'affirmant dans leurs écrits, avec simplicité mais avec une fierté légitime.

A ces derniers, on décerna un brevet de folie ! les Hare, les grand juge Edmond, les Robert dale Owen, les Zöllner, les Feschner, les Boutlerow, les Aksakof, les Allan Kardec, les Victorien Sardou, les président Jaubert, les Nus, les Fauvety, les Bonnemère, les Russel Wallace, les William Crookes, des généraux, des amiraux, des inspecteurs généraux des ponts et chaussées, etc., étaient dignes d'un cabanon et des douches qui en sont le couronnement ; et cela leur fut indifférent.

L'un d'eux, en 1881, après avoir commis, étant membre de la Société royale de Londres, un volume intitulé : *Les phénomènes du spiritualisme moderne, force psychique*, était certes considéré comme le plus grand des hallucinés ; et cependant, en 1881, l'Académie de médecine par son doyen le grand chimiste Wurtz, et l'Observatoire par son directeur l'amiral Mouchez, conviaient le délinquant William Crookes, le célèbre physicien, le chimiste hors ligne, à vouloir bien venir à Paris, répéter devant un aréopage de savants, les expériences qu'il avait faites à Manchester devant 1.200 membres de toutes les académies anglaises.

Il s'agissait de la *matière radiante*, découverte par ce fou, après ses expériences suivies avec le médium miss Cook, et ses rapports avec l'esprit ou la force psychique nommée Katie King ; c'était un quatrième état de la substance, manifesté dans un tube de Gessler de 14 centimètres de dia-

mètre, dans lequel cet ingénieux et merveilleux fou halluciné avait pu faire le vide à un cent-vingt millionième.

Invité par l'amiral Mouchez, nous avons vu, dans la grande salle de l'Observatoire, tous les hommes qui ont un nom dans l'art de guérir, la marine, les membres les plus distingués de l'Académie des sciences, la fleur des ingénieurs et des lettrés, s'incliner devant William Crookes qui leur révélait des forces inconnues et formidables enfermées dans l'infinitement petit, le *résidu* du cent-vingt millionième de l'air contenu dans un tube de Gessler, lequel contenait, avant le vide pneumatique auquel on l'avait soumis, un septilion de ces molécules.

Ce *résidu*, ou la *cathode* visible au microscope, contenait un quintillion de molécules, ou de petites balles, et ce fou s'en servait, pour rendre radiants et fondre presque instantanément les métaux les plus réfractaires au feu, tels que les pierres précieuses, ou le platine qui ne se désagrège que sous une calorie de 3.500 degrés.

Nous étions heureux, en considérant l'étonnement profond de cet auditoire de princes de la science, tous inclinés et comme anéantis devant le savoir étonnant de William Crookes, ce sublime toqué qui s'était occupé de spiritisme et lui devait son admirable découverte.

A cette occasion on décerna à ce physicien de génie, une grande médaille d'or et un prix de 3.000 francs, à l'unanimité de tous les membres de l'Académie des sciences.

W. Crookes est l'auteur du grand dictionnaire de chimie, en Angleterre ; il fut nommé membre de la Société royale après avoir découvert le thalium, un nouveau métal ; les minerais d'argent et d'or sont traités par sa méthode avec le sodium ; les éléments constitutifs des astres sont actuellement constatés par les observations spectroscopiques de W. Crookes, c'est une création de science nouvelle ; émule de Pasteur il a trouvé des désinfectants pour traiter avantageusement la peste bovine ; il a inventé aussi, le radiomètre et les manchons à vide pneumatique dont les électriciens se servent pour l'éclairage.

Au congrès psychique de Chicago, interrogé sur son passé et comme ayant, disait-on, rejeté ses anciennes assertions sur Katie King et la force psychique, il a courageusement répondu *que tout ce qu'il avait écrit à ce sujet était exact, qu'il n'avait pas à y changer un seul mot.*

Et je me disais à l'observatoire, le jour du triomphe de W. Crookes : ce que c'est que d'être un humble ! ce grand savant, tant admiré, fêté, m'a pourtant remis les photographies de l'apparition de Katie King, aussi tous les compte-rendus en anglais de ses séances avec miss Kock, Douglas Home etc, au 7 rue de Lille où je logeais alors, avec l'autorisation de les faire

traduire et de les publier en français ; c'est ce que nous avons réalisé, avec l'assentiment de tous les membres de notre Société, en 1872 et 1873, pensant qu'il était bon de suivre le sévère et grand enseignement que nous donnait le très désintéressé savant William Crookes.

De ce que nous avons tout publié dans] la *Revue Spirite*, il se trouva sous Mac-Mahon, un ministère et un tribunal qui nous attaquèrent, et qui, sous l'instigation du cléricisme régnant, déclarèrent en parfaite ignorance et par préjugé que ce qui était un titre de gloire pour William Crookes, à Londres, ressortait du Code pénal à Paris.

Ce monde réactionnaire, attardé, conservateur des vieux dogmes, voulait qu'il fût déclaré, écrit, proclamé, qu'être spirite convaincu, c'était être passible de l'article du Code sur l'escroquerie.

Le journalisme bête et qui ne sait pas, répète ces insanités dignes d'un autre âge, ingénument, et lorsque [un procès d'intérêt met en cause un spirite, de misérables avocats répètent ces inepties ne plaidant plus le fond de la cause, mais un spiritisme de fantaisie et charlatanesque, et Mme Thémis, qui n'a jamais eu le temps d'étudier les hautes questions que met à l'ordre du jour le spiritualisme moderne, se met alors en joie.

Sainte ignorance des temps passés, comme tu es encore à la mode en 1896, en ce qui concerne les vérités les plus puissantes, rénovatrices et rédemptrices !!!

Les plus fous ne sont pas ceux qu'on pense.

Mais actuellement on ne parle plus que de William Crookes, des tubes Crookes plus que jamais mis en renom avec le quatrième état de la matière, ou des rayons cathodiques. Un savant allemand, par hasard, il l'avoue, en se servant des tubes de Crookes mis en rapport avec un accumulateur, vit aussitôt, dans l'intérieur du tube, briller une lumière jaune verdâtre, très douce, rosée vers le centre.

En face d'un des pôles du tube (au ballon) dans le champ des rayons X. il plaça un objet qu'il voulait photographier, soit une main dont la face dorsale était tournée vers le ballon, en plan vertical, l'autre face contre la plaque photographique entourée, ou enveloppée de papier noir, à cinq ou dix épaisseurs, et soutenue par une pile de manuscrits quelconques.

La pose durait vingt minutes, et la main, qui était traversée par les rayons X du tube de Crookes, s'imprimait squelettiquement sur la plaque sensible, abstraction faite de la chair dont on ne voyait qu'un contour vaporeux après le développement dans un cabinet noir. Tel est le principe dans sa simplicité, découvert par Röntgen.

Mais nous sommes au début, et l'on étudie partout les rayons cathodiques de Röntgen, en leur trouvant des applications multiples ; en les rectifiant, ils

servent à étudier intimement l'intérieur de nos organes dans leur détail les plus intimes; avec eux on fixera mieux en médecine et en chirurgie le siège du mal, la méthode en thérapeutique sera révolutionnée.

En industrie on trouvera des applications multiples à l'aide de ces rayons Röntgen dus aux fameux tubes de Crookes.

Un savant autorisé connaissait, à Paris, la puissance de ces rayonnements cathodiques, bien avant M. Röntgen; il en cherchait l'application la plus pratique, avec un physicien éminent, pour dégager le corps astral d'un sujet endormi, le faire entrer dans un tube de Crookes et en étudier la nature intime; il n'en voulait parler qu'à bon escient. Les professeurs du grand établissement où il est lui étant hostiles, l'ont empêché d'employer plus de temps à ces expériences si délicates. Sans cette hostilité, il y a beau jour que le rayon cathodique serait une découverte française qui eut honoré le grand établissement dont s'agit.

Là aussi le préjugé règne en maître; tenace, ardent, il veut tout mettre à son niveau; ces petits esprits sèment cette idée que ce savant autorisé n'est qu'un fou, et ce semble, la conduite de ces professeurs ne frise-t-elle pas un état incohérent et extravagant?

Ne perdent-ils pas l'esprit, en accusant un chercheur renommé d'être une sorte d'aliéné!

Les plus fous ne sont pas ceux qu'on pense. La découverte du quatrième état de la matière par William Crookes sera féconde en résultats, et les problèmes qui paraissent les plus insolubles vont avoir une sanction; la double vue, le somnambulisme, la photographie spirite pourraient bien prochainement, devenir des vérités banales et scientifiques, acceptées par toutes les académies.

P. G. LEYMARIE.

PHÉNOMÈNE DE VISION REMARQUABLE

Saint-Paulo (Brésil), le 25 décembre 1895. — Permettez-moi, monsieur Leymarie, de vous communiquer un fait intéressant qui s'est passé en cette ville et qui prouve jusqu'à l'évidence, l'individualité humaine après la mort. Si vous croyez que vos nombreux lecteurs puissent trouver un intérêt quelconque aux faits que je vais relater, veuillez les publier. Comme bonne preuve, je donne le nom des personnes directement en cause et occupant une position marquante dans cette ville.

M. le docteur en médecine *Orencio Vidigal*, habite une maison portant le numéro 2, *Allées du Triomphe*, avec sa famille se composant de sa femme,

deux enfants et son vieux père. Sa mère mourut il y a trois mois. Ayant eu besoin d'une petite domestique, il se rendit au dépôt des émigrants et traita avec une fillette espagnole d'une douzaine d'années, qui venait d'arriver le jour même et qui, naturellement, ne savait pas un mot de portugais; elle ne connaissait pas son maître.

Cette petite fille était orpheline de père; le soir de son entrée chez le Dr Vidigal, un ingénieur, M. Edouard Silva, né à Gibraltar, parlant l'espagnol, était en visite chez M. Vidigal; il demanda un verre d'eau. Ce monsieur Silva est bon magnétiseur, un fervent croyant au spiritisme et ce fut la petite Espagnole qui lui apporta l'eau. Par une intuition inexplicable, M. Silva lui demanda, en sa langue, si elle voulait se laisser magnétiser; la petite y consentit et en très peu d'instants elle arriva à un état d'extase prononcé.

Tout à coup elle leva les yeux en l'air et déclara d'une voix émue qu'elle voyait des choses excessivement belles, demandant de ne pas lui retirer cette vue magnifique. Après quelques minutes de contemplation muette, elle déclara qu'elle voyait son père et qu'il lui parlait.

Elle fit, avec sa main recourbée, une espèce de cornet acoustique, écouta un instant et dit que son père lui communiquait qu'une vieille dame, qu'elle voyait aussi, avait une demande à faire au docteur Vidigal; elle décrit très minutieusement ladite dame, toute la famille reconnut Mme Vidigal mère qui s'était désincarnée.

Alors, toujours par l'entremise du petit médium, l'esprit de Mme Vidigal mère, enjoignit à son fils d'ouvrir la chambre habitée par elle pendant sa vie, et qui, depuis trois mois, date de sa mort, était restée fermée; d'y prendre une robe en taffetas noir, accrochée au mur, car, dans une poche entièrement cousue, il trouverait la somme de soixante-quinze mille reis (soixante francs). Cette somme devait être remise à son mari.

Les spectateurs de cette scène trouvèrent le fait tellement extraordinaire qu'ils doutèrent de sa réalisation. Mais, considérant que la petite fille qui habitait chez eux à peine depuis un jour, et seulement deux jours de son arrivée au Brésil, ne pouvait par conséquent rien connaître sur ce qu'elle annonçait, les membres de la famille Vidigal prirent la résolution de vérifier l'exactitude de la communication qu'ils appelaient « les divagations de la petite Espagnole ».

Tous se rendirent dans la susdite chambre, accompagnés de l'ingénieur Silva et de trois autres personnes du voisinage qui, par curiosité, voulurent être témoins du fait. Le Dr Vidigal eut beaucoup de difficulté pour ouvrir, la serrure s'étant rouillée; ayant réussi, on trouva la robe noire accrochée au mur indiqué, et dans l'une des poches entièrement cousue, existait bien.

réellement, la somme indiquée par l'esprit, soit : soixante-quinze mille reis.
Agréez, monsieur Leymarie, mes sentiments les plus distingués,

MANFRED MEYER.

LA NOUVELLE AURORE

Vient l'heure où les vrais adorateurs adoreront le père,
en esprit et en vérité ; car ce sont là les adorateurs
que le Père cherche (Evangile selon St-Jean, ch. IV.
par 23.)

Les temps sont mûrs pour le printemps
Le printemps d'une foi nouvelle,
Un jeune soleil se révèle
Avec des rayons éclatants.

Un souffle ardent, mais salubre
Nous grise et nous monte au cerveau.
C'est l'aurore d'un jour nouveau
Qui va se lever sur la terre.

Peuples qui vivez, chancelants,
Sous les chaînes des tyrannies
Et que l'on traîne aux gémonies
Comme de vils troupeaux bêlants,

Paria qui courbes l'échine
Sous le carcan du roi de l'or
Qui pour conserver son trésor
Te frappe, affamant ta poitrine,
Tournez vos yeux vers le levant
Un astre d'espoir y rougeoit
Chassant par ses rayons de joie
La nuit du passé décevant.

Les temples fiers, soutiens des trônes,
Dont le faite insulte au zénith,
Les dieux de bronze ou de granit
Vont crouler avec leurs icônes

Car voici que les temps viendront,
Selon la parole lointaine
Du Christ à la Samaritaine,
Où ni le temple, ni le mont
Ne seront les autels du Père
Où les hommes se presseront
Autour de la Force première
Le Dieu justice-amour-lumière
Que tous enfin reconnaîtront.

Et voici que les hypocrites
 Scribes, Pharisiens du jour
 Vont se dissiper à leur tour,
 Comme des ténèbres maudites.
 Le temps est proche où sous le ciel
 Fournissant leur marche féconde
 Les peuples s'aimant à la ronde
 Chanteront l'hymne fraternel,
 Où réalisant sur la terre
 Le verbe du Galiléen,
 Unissant à l'amour divin
 La tolérance de Voltaire,
 Sûrs de leur immortalité
 Les peuples dans la paix prospère,
 Frères, adoreront le Père
 En esprit comme en vérité.

Paris, février 1896.

JULIEN LAROCHE.

FRAGMENTS DE VÉRITÉS OCCULTES

DOCTRINE DES ARIENS ARHATS

Voir la *Revue* de février 1896.

CONCERNANT LES 7 PRINCIPES CONSTITUTIFS DE L'HOMME

VI. *Brahmam* et *Sakti*. — Ce principe correspond pour vous à l'*intelligence spirituelle*. — En fait c'est *Buddhi* (j'emploie ce mot dans le sens que lui ont donné nos anciens philosophes et non pas dans le sens ordinaire). — En d'autres termes, c'est le siège de *Bodha* ou *Atmabodha*. Celui qui possède complètement *Atma-bodha* est un *Bhuddha*.

Les bouddhistes savent très bien ce que ce mot signifie. Ce principe est décrit dans notre article, comme une entité émanée de la combinaison de *Brahmam* et de *Prakriti*.

Ici encore j'ignore dans quelle acception particulière le mot *Prakriti* est employé. Nos philosophes disent que c'est une entité émanée de l'union de *Brahm* et de *Sakti*. J'ai déjà expliqué plus haut quel est le sens, d'après nos philosophes, de *Prakriti* et *Sakti*.

J'ai déjà affirmé que *Prakriti* dans son état primitif est l'*Akasa* (1).

Si l'*Akasa* est considérée comme étant *Sakti* ou pouvoir par les théoso-

(1) D'après les bouddhistes l'*Akasa* contient cette énergie puissante et éternelle, qui émane toute chose d'elle-même.

phistes (1), alors ma définition de *Prahriti* pourrait être mal comprise, si je n'explique pas la différence entre *Akasa* et *Sakti*. L'*Akasa* n'est pas, à vrai dire, la couronne de la Lumière Astrale et par elle-même elle ne constitue aucune des six forces premières. Mais en général lorsqu'un résultat phénoménal est produit, *Sakti* agit en conjonction avec l'*Akasa*.

De plus, *Akasa* sert de base ou *Adhishthanam*, pour la transmission de courants de forces et pour la formation ou génération de corrélations (2) de forces ou de de pouvoirs. Dans le *Mantrasastra*, la lettre *Ha* représente l'*Akasa*, et vous verrez que cette syllabe, entre dans presque toutes les formules sacrées qu'on emploie pour produire des résultats phénoménaux. Mais par elle-même, elle ne représente pas de *Sakti*. Vous pouvez considérer *Sakti* comme un attribut d'*Akasa*.

Je ne crois pas qu'en réalité il existe une différence d'opinion entre les bouddhistes et les brahmanes concernant ce principe. Les initiés des deux religions connaissent bien cette mystérieuse glace circulaire, composée de deux hémisphères, qui reflète les rayons émanant du « buisson brûlant » et de « l'Etoile flamboyante », — le soleil spirituel qui resplendit dans *Chidakasam*.

Les impressions spirituelles constituant ce principe ont leur existence dans un pouvoir occulte associé avec l'entité en question. Les incarnations successives de Boudha de fait, signifient les transferts successifs de ce pouvoir mystérieux ou les impressions qui en résultent. Le transfert n'est possible, que lorsque le *Mahatma* (3) qui le fait, s'est entièrement identifié avec son septième principe, lorsqu'il a annulé son *Ahankaram* et l'a réduit en cendre dans *Chidagni-Kundum*, et a réussi à faire correspondre ses pensées avec les lois éternelles de la nature, et devenir un co-ouvrier de la nature.

Ou bien en d'autres termes, lorsqu'il a atteint l'état de Nirvana, la con-

(1) Nous avons démontré qu'elle n'a jamais été considérée ainsi. Mais « les Fragments » étant écrits en anglais, langue dans laquelle n'existent pas de termes pour exprimer chaque changement de forme, quelque minime qu'il soit, comme cela a lieu en Sanskrit, on a cru devoir éviter la confusion qui résulterait d'un emploi trop larges de termes techniques. Comme *Prakriti* dans son état primitif est *Akasa* et que *Sakti* est un attribut d'*Akasa*, il est évident que pour celui qui n'a pas été initié, c'est tout un. Parler de l'union de *Brahmam* et de *Prakriti*, au lieu de *Brahmam* et *Sakti*, c'est comme si un théiste disait que l'homme doit son existence à une combinaison d'esprit et de matière, au lieu, qu'orthodoxement, il aurait dû dire : l'homme, âme vivante, a été par le pouvoir (ou souffle) de Dieu sur la matière.

(2) C'est-à-dire les Aryens entendent par *Akasa* ce que les bouddhistes désignent par *Espace* (dans son sens métaphysique.)

(3) Adepte du plus haut grade.

dition de négation finale, négation de l'existence individuelle ou séparée (1).

VII. Atma. — L'émanation de l'absolu ; correspondant au septième principe. Quant à cette entité il n'existe pas la moindre différence d'opinion entre les bouddhistes du Tibet et nos anciens *Rishis*.

Il s'agit maintenant de voir quelles de ces entités peuvent apparaître après la mort de l'individu, dans la chambre des séances et produire les soi-disant phénomènes spirites.

Il résulte de l'assertion des spirites, que « les esprits désincarnés » de certains êtres humains apparaissent aux séances, que l'entité, qui apparaît, a les caractères de l'individualité d'une personne déterminée.

Nous devons donc examiner dans quelle entité ou entités réside l'individualité. Elle existe apparemment dans la formation particulière de son corps et dans ses expériences subjectives (dont on nomme la totalité intelligence). A la mort de l'individu, son corps est détruit ; son *linga sariram* étant décomposé, le pouvoir qui y était associé, se mêle aux courants du même pouvoir relatif du macroscome.

Le troisième et le quatrième principe se mêlent aux pouvoirs qui leur sont relatifs. Ces entités peuvent entrer dans la composition d'autres organismes. Ces entités ne portent aucune impression d'individualité, et les spirites n'ont pas le droit de dire que « l'esprit désincarné » d'un être humain est apparu, lorsqu'il s'agit des entités susnommées. Ils n'ont aucun moyen de s'assurer qu'elles ont appartenu à un être donné.

Il nous faut donc examiner si quelques-unes des trois entités dernières apparaissent aux séances pour instruire ou amuser les spirites. Prenons trois individus différents et voyons ce que ces trois principes deviennent après la mort.

I. — Une personne chez qui les tendances spirituelles sont supérieures aux tendances matérielles.

II. — Une personne chez qui les tendances spirituelles existent mais n'ont pour elle qu'une importance secondaire et subordonnée à ses intérêts matériels.

III. — Une personne chez qui n'existe pas la moindre aspiration spirituelle, chez qui l'Ego spirituel est mort ou bien non existant.

Quant à l'*Adepté véritable* nous le laissons tout à fait hors de cause. Dans les deux premiers cas cités, l'expérience spirituelle et l'expérience matérielle existent simultanément ; lorsque la conscience spirituelle existe, l'existence du septième principe étant reconnu, il maintient sa connexion avec le cinquième et le sixième principe.

(1) Une *gatha* du « *Maha-pari-Nirvana-Sutra* » s'exprime ainsi :

Nous atteignons un état de repos, dépassant les limites des connaissances humaines.

Mais l'existence d'attachements terrestres crée la nécessité de *Punarjanman*, mot qui signifie l'évolution d'un nouvel assemblage d'expériences objectives et subjectives, formant une nouvelle combinaison de circonstances environnantes, ou, dans d'autres termes, un nouveau monde.

La période allant de la mort à une nouvelle naissance est occupée par la préparation requise pour l'évolution de ces nouvelles expériences. Durant la période d'incubation, que vous nommez ainsi, l'esprit n'apparaît jamais volontairement dans notre monde et il lui est même *impossible de le faire*.

Il existe dans cet univers une importante loi qui fait que les phénomènes subjectifs sont réduits à des phénomènes objectifs et se déduisent des premiers. *Nécessité cyclique* tel est le nom de cette loi. L'homme y est soumis à moins qu'il n'évite la destinée commune en soumettant tout à fait tous ses attachements terrestres. La nouvelle combinaison de circonstances à laquelle il sera alors soumis, pourra être meilleure ou pire que celle sous laquelle il vivait autrefois. Néanmoins il est certain qu'il ne se détournera pas de sa marche vers un monde nouveau pour jeter un regard sur ses amis spirites (1).

Dans le troisième de cas précités, il n'y a pas de reconnaissance de conscience spirituelle ou d'esprit. En ce qui la concerne, ils n'existent donc pas. Il arrive alors la même chose qu'avec une faculté dont on ne sert pas durant un long laps de temps, de fait elle cesse d'exister.

Ces entités restent siennes ou en sa possession lorsqu'elles sont pour ainsi dire marquées au signe de la reconnaissance. Lorsqu'il en est autrement, toute son individualité est concentrée dans son cinquième principe. Après la mort, ce cinquième principe est alors *le seul représentant* de l'individu en question.

Il ne peut pas émaner de soi une nouvelle quantité, — c'est-à-dire il n'a pas de *Punarjanmam*. Une telle entité peut apparaître aux séances, mais il est absurde de la nommer « *esprit désincarné* » (2). C'est simplement un pouvoir ou une force conservant l'impression des pensées de l'individu, de la composition duquel elle a fait partie. Parfois ce pouvoir obtient le secours du *Kama-rupa* (pouvoir; et crée pour soi une forme éthérée sous laquelle il se montre et qui n'est pas nécessairement humaine.

Ses actions auront les mêmes tendances que lorsqu'il était vivant. Cette entité conserve son existence tant que les impressions faites sur le pouvoir

(1) Ceci prouvera à M. A. (Oxon) que les Brahmanes sont encore moins disposés que les occultistes bouddhistes à accepter l'opinion des spirites.

(2) C'est surtout sur ce point que les doctrines Aryennes et Arhates concordent absolument. Les arguments sont admis dans leur intégrité par la Fraternité bouddhiste de l'Himalaya.

associé au cinquième principe restent intactes. A la longue elles s'effacent et le pouvoir en question, se mêle alors au courant du pouvoir correspondant du *Macroscome*, de la même manière que le fleuve qui se perd dans la mer. Une pareille entité peut faire preuve d'une haute intelligence, si elle a appartenu à l'individu dont elle faisait partie, sans que pour cela il ait eu la moindre conscience spirituelle.

Il est donc clair, que dans un cas pareil, les spirites ont tort de dire que l'esprit ou l'Ego spirituel de l'individu décédé apparaît. Il y a des gens dans l'Inde qui ont fait une étude particulière de ces entités, que nous nommons *Pisacham* ; quant à moi, j'en sais peu de chose, car je n'ai jamais voulu m'occuper de cette branche d'études dangereuses et d'ailleurs peu engageantes.

Vos spirites ne savent pas à quoi ils s'exposent. A la longue leurs investigations leur feront redécouvrir la *Magie noire*, ou bien, des milliers d'homme et de femmes risqueront d'encourir la ruine spirituelle la plus absolue

Nos anciens écrivains ont souvent comparé la vie humaine à la motion orbitale d'une planète autour du soleil. La force centripète représente l'attraction spirituelle, et la force centrifuge l'attraction terrestre. Lorsque la force centripète augmente la planète se rapproche du soleil, l'individu atteint un plan d'existence plus élevé. Si la force centrifuge augmente, la planète s'éloigne du soleil et adoptera un nouveau parcours orbitaire, — l'individu descend à un niveau d'existence moins élevé.

Nous n'avons à nous occuper que des deux cas extrêmes. Lorsque la planète en approchant du soleil a dépassé le point où les forces centripètes et centrifuges se font équilibre, et éprouve seulement l'action de la force centripète, elle se précipite vers le soleil avec une vitesse toujours croissante, et s'identifie finalement à l'orbe du soleil. Tel est le cas d'un *adepte* parfait.

Lorsqu'en s'éloignant du soleil, la planète est parvenue à un point où la force centrifuge seule domine, elle s'éloigne dans une direction rectiligne et tangente à son orbite primitif et se perd dans l'espace. Dès qu'elle n'est plus soumise à l'influence du soleil, elle perd peu à peu sa chaleur et sa force générative, devient une masse morte dont les atomes finissent par se dissocier.

On compare cette masse morte et froide au cinquième principe, et la chaleur, la lumière et l'énergie perdues au sixième et septième principe.

Dans aucun des cas cités la planète ne pourra jamais retourner à un point quelconque de son orbite primitif.

Cet exemple explique aussi clairement que possible la théorie des Brah-

manes. C'est simplement une branche de ce que les anciens mystiques nommaient la Grande Loi de l'Univers.....

APPENDICE RÉDIGÉ PAR L'ÉDITEUR.

Note I.

La contrée appelée « *Si-dzang* » par les Chinois, et Thibet par les géographes occidentaux, est mentionnée dans les plus anciens livres conservés dans la province *Fo-kien* (endroit d'où sont venus les habitants de la Chine), et qui fut le centre des études occultes dans les vieux temps. D'après ces livres la contrée était habitée par *les maîtres de la lumière, les fils de la sagesse et les frères du soleil*. L'empereur Yu le Grand (2207 av. J.-C), un pieux mystique aurait obtenu, prétend-t-on, sa sagesse occulte et le système de gouvernement théocratique établi par lui, car il fut le premier qui unit le pouvoir spirituel au pouvoir temporel, de *Si-dzang*. Ce système était exactement semblable à celui des Chaldéens et des Egyptiens, à celui qui a existé durant la période brahmanique dans l'Inde, et à celui qui existe encore aujourd'hui au Thibet.

Il en résultait que toute science et tout pouvoir, le temporel et l'occulte était concentré dans la caste des prêtres et conservé par leur hiérarchie. Il n'est pas possible de décider maintenant qui étaient les aborigènes du Thibet. On sait seulement qu'ils pratiquent la religion Bhon, que cette secte est pré et antiboudhique et qu'ils habitent en grand nombre la province de Kam. Ces renseignements sont suffisants, d'ailleurs, pour conclure qu'ils descendent d'une race sage et puissante. Leur type prouve qu'ils ne sont pas de pure race turanienne, et leurs rites consistant en magie, incantation et culte de la nature, rappelle plus les rites populaires de Babylone que les pratiques religieuses de la secte chinoise de Tao-Sae (religion basée sur la raison et une pure spiritualité).

Les missionnaires de Kyelang, quoique bien informés, ne font ordinairement que peu de différence entre les Bhons et les deux sectes bouddhistes rivales, les bonnets jaunes et les bonnets rouges. Ceux-ci se sont toujours opposés à la réforme de Tzong-ka-pa, et sont restés adhérents de l'ancien bhudhisme, grandement mêlé aux pratiques des *Bhons*. Si nos Orientalistes les connaissaient davantage, et que fantaisie leur prit de comparer l'ancien culte de *Bel* ou de *Baal* des Babyloniens, avec celui des *Bhons*, ils verraient qu'ils ont beaucoup de rapports.

Sans entrer en discussion sur l'origine des différentes races qui se sont succédé au Thibet, il suffit de dire qu'il existe de bonnes raisons pour nommer la doctrine ésotérique trans-Himalayenne, la doctrine *Chaldeo-Thibétaine*. D'après la tradition, les Vedas ont été apportés des bords du lac de

Mansarowar du Thibet, et les Brahmanes sont venus du Nord, d'où il résulte que la doctrine ésotérique est venue de la même source, et doit donc être appelée la doctrine *aryenne-chaldéo-thibétaine*, ou la religion universelle de la Sagesse. « Cherchez le mot sacré, perdu, chez les hiérophantes » de la Tartarie, de la Chine et du Thibet », tel est l'avis de Swedenborg, le croyant.

Note II.

L'exactitude de cette conclusion laisse à désirer. Les Vedas, le brahmanisme et le sanscrit furent importés dans le pays que maintenant nous nommons l'Inde, jamais ils n'y furent indigènes. Autrefois des contrées, nommées autrement maintenant, faisaient partie de l'Inde, qui à l'époque d'Alexandre se subdivisait encore en Inde haute, Inde basse et Inde orientale ; même la Perse est appelée Inde occidentale par quelques anciens classiques.

Le Thibet, la Mongolie, la grande Tartarie étaient considérées comme faisant partie de l'Inde. Lorsque nous disons que l'Inde a civilisé le monde et qu'elle a été l'Alma Mater des civilisations, des arts et des sciences des autres nations, la Babylonie et l'Égypte comprises, c'est de l'Inde préhistorique que nous parlons, de l'époque où le grand Gobi était une mer, et où l'Atlantis faisait partie d'un continent qui s'étendait de l'Himalaya jusqu'à Tasmanie, et comprenait Ceylan et Java, et d'autres grandes îles.

Note III.

Pour résoudre ces questions, il faut étudier les documents sacrés et historiques des Chinois, peuple dont l'ère remonte à 4.300 ans (2.697 av. J.-C.). Un peuple aussi industrieux et aussi exact en tout, qui a devancé toutes les inventions européennes, mérite bien qu'on accorde quelque confiance à son histoire. Depuis Lao-tze, jusqu'à Hienou-Thsang, sa littérature est pleine d'allusions à cette île et à la sagesse des adeptes. Les règles de la célèbre et sainte secte, fondée (575 av. J.-C.) par Chin-ché-k'hal, surnommé Che chay (le sage), ont été traduites par un Européen qui place un point d'interrogation à la fin de la phrase « Ce qui a rapport au seul vêtement (sans coutures) que portent les Grands Maîtres des montagnes neigeuses, l'école des Haimavatas. »

La statistique de l'école des Haimavatas, ou de nos frères de l'Himalaya, est secrète ; le traducteur M. Beal donne une règle concernant « les grands professeurs d'un ordre encore plus élevé, qui vivent dans les montagnes loin des hommes », les *Aranyakas* ou ermites.

Indépendamment des documents historiques précités, les traditions concernant cette île existent encore de nos jours au Thibet. La délicieuse île

n'est plus, mais son emplacement existe toujours, bien connu « des grands professeurs des montagnes neigeuses, quoique la topographie en ait été bien changée par le terrible cataclysme. On croit que ces sages s'assemblent tous les sept ans, à *Scham-Ba-La*, « la contrée heureuse, que l'on suppose être dans le nord-ouest du Thibet ».

D'autres la croient dans les régions inexplorées du centre, inapprochables même pour les tribus indigènes et nomades.

D'autres encore, la placent entre la chaîne des monts *Gangdisri* et la limite nord du désert de Gobi, au sud et au nord, les régions plus peuplées de Khoondooz et de Kashmir, ou de *Gyd Pheling*. (Inde britannique) et la Chine à l'est et l'ouest, ce qui donne en tout un espace immense.

D'autres encore croient qu'elle est située entre *Namur Nur* et les montagnes de *Kuen Lun*, mais quoi qu'il en soit, tous croient fermement à son existence et en parlent comme d'un pays enchanté, autrefois une île, maintenant une oasis d'une beauté incomparable, l'endroit où se réunissent les héritiers de la science ésotérique des divins habitants de l'île légendaire.

Les vieilles légendes parlent de la mer Asiatique et du continent Atlantique; il n'est donc pas sans utilité, de remarquer que les pentes de l'Himalaya offrent au géologiste moderne la preuve indéniable qu'autrefois l'océan les recouvrait.

Note IV.

Nous avons déjà expliqué que pour nous, toute la différence entre la philosophie bouddhiste et celle des Vedas, est que la première est une espèce de védantisme rationaliste, et l'autre un bouddhisme transcendant. Si l'ésotéricisme aryen applique le terme *jivatma* au septième principe, le pur esprit, inconscient *per se*, c'est que les Vedas admettant trois modes d'existence; — 1° le paramarthika — (*le vrai, le seul réel*), 2° *vyavaharika* (le pratique) et 3° le *pratibhasika* (la vie apparente ou illusoire) — déclarent la première *vie* ou *jiva*, la seule véritablement existante.

Brahma, ou le *soi-même*, est son seul représentant dans l'univers, parce que c'est la *vie universelle en toto*, tandis que les deux autres ne sont que des « *apparences phénoménales* », imaginées et créées par l'ignorance, et des illusions émanées de nos sens aveugles.

De leur côté, les bouddhistes refusent toute réalité subjective ou objective même à cette seule existence, et Buddha déclare qu'il n'existe ni Créateur ni Être absolu.

Le rationalisme bouddhiste n'a jamais perdu de vue la difficulté insurmontable qui empêche d'admettre une conscience absolue car, comme l'a dit Flint, la conscience entraîne la relation, et où il y a relation, il y a dualisme. La *Vie Une* est, ou *Mukta* (absolue et non conditionnée) et ne peut avoir

de relations avec rien ; ou bien elle est Baddha (liée et conditionnée) et ne peut donc être l'Absolu ; cette limitation admise, exige nécessairement une autre divinité, aussi puissante pour répondre du mal existant dans le monde.

La doctrine secrète Arhat de la cosmogonie, admet seulement une inconscience (traduit ainsi) éternelle, indestructible et absolue d'un élément (le mot étant employé faute de mieux) absolument indépendant de toute autre chose dans l'Univers ; quelque chose d'omniprésent, qui a toujours existé et existera toujours, qu'il y ait un Dieu, des dieux ou qu'il n'y en ait pas, que l'Univers existe ou non, existant durant les cycles éternels des Moha Yugs, durant les *Pralaya* et les *Manvantara*.

Ceci est l'*Espace*, le champ où se déploient les forces éternelles et la loi naturelle, la base (comme dit très bien notre correspondant) sur laquelle ont lieu les éternelles corrélations de *Akasa-Prahriti*, guidées par les pulsations inconscientes et régulières de *Sakti*, — le souffle ou le pouvoir d'une Divinité consciente, diraient les Théistes l'énergie éternelle d'une loi éternellement inconsciente, disent les bouddhistes.

L'espace, ou « *Fan, Bar-nang* » (Maha Sunyata) ou bien d'après Lao Tze « *le Vide* », telle est la nature de l'*Absolu* des bhoudistes. (Voyez les œuvres de Confucius « *Louange de l'Abîme* ».

Les Arahats n'ont jamais désigné par *jiva* le septième principe, parce que ce n'est que par son contact avec la matière que *Ko-hat* (chez les bouddhistes l'énergie active) peut développer la vie active et consciente. Evidemment la réponse à la question : Comment l'inconscience peut-elle émaner de la conscience, serait, le fœtus auquel Bacon et Newton doivent leur origine était-il conscient.

Note V.

Il se pourrait que nos lecteurs européens, trompés par la ressemblance phonétique, croient que *Brahmam* et *Brahma* ou *Isvara*, le Dieu personnel sont identiques. Les *Upanishads*, les Védas ne mentionnent pas un tel Dieu, et on y chercherait en vain une allusion à une divinité consciente. Le *Brahmam* ou *Parabrahm*, l'Absolu des védantins, et neutre est inconscient et n'a aucun rapport avec le *Brahma* masculin de la Trinité indienne ou du *Trimourti*.

Quelques orientalistes supposent, avec raison, que le nom est dérivé du verbe « Brih », croître, augmenter, et il signifie donc, la force expansive universelle de la Nature, le principe vivifiant et spirituel, ou pouvoir répandu dans l'univers, et qui, dans son ensemble, est l'Absolu, la seule Vie, l'Unique Réalité.

(A suivre.)



LE DRAPEAU NOIR

NOUVELLE SPIRITIQUE INÉDITE

Par M. A. B. (Mme ERNEST Bosc).

(Communication médiumnique.)

— Bonjour, mam'selle Rose, peut-on sans vous *inconvé*nier entrer chez vous ? Voilà le couvreur qui est là pour *raranger* le cheneau endommagé en face de la fenêtre de votre logement !

Et Mme César concierge de la maison rue Rochechouart, n° X, fit en même temps un signe de la main à la jeune fille en train en ce moment de faire chauffer une tasse de lait pour son déjeuner sur un petit poêle au milieu de sa proprette mansarde.

— Mais entrez donc Mme César, cela ne me dérange nullement en ce moment, je préfère au contraire que la réparation se fasse ce matin que je n'ai pas à sortir.

La concierge retourna sur le carré de l'escalier pour prévenir le couvreur et son aide qu'ils pouvaient pénétrer chez la locataire.

Un jeune ouvrier d'environ 24 ans entra avec sa boîte d'outils sur l'épaule suivi d'un jeune garçon qui portait une portion du cheneau à remplacer.

La concierge referma la porte derrière elle en se retirant.

— Pardon de vous déranger d'aussi bonne heure, mademoiselle, dit le couvreur, mais en général les personnes qui comme nous logent si près des toits trouvent préférable qu'on travaille chez elles, quand elles ne sont pas encore parties pour aller à leur travail.

— C'est bien vrai, Monsieur, dit la jeune fille ; mais pour aujourd'hui je ne sortirai pas ; la fille de la patronne a eu un bébé, c'est ce matin le baptême à St-Eustache et nous avons *campô* pour la journée.

— Ah ! ça se trouve bien alors, dit le couvreur en ouvrant la fenêtre, car la mansarde était une assez confortable chambrette ayant le luxe d'une baie perpendiculaire, et le jeune homme après cet échange de paroles se mit en devoir d'examiner en quoi consistait la réparation pour laquelle il avait reçu des ordres chez son patron.

Cette réparation consistait dans le changement de la portion du cheneau endommagé juste devant l'ouvertüre de la fenêtre.

Il avait préalablement déposé sur le plancher sa boîte de bibelots, comme il la nommait ; il prit alors ses mesures et il s'apprêtait à couper dans le zinc une longueur à la dimension voulue, quand il s'aperçut que l'apprenti couvreur avait négligé de mettre dans sa boîte, la cisaille outil indispensable pour couper son zinc à la demande.

— Diable d'enfant, dit le jeune homme impatienté, c'est toujours la même chose, chaque jour tu oublies une partie de ce que je te recommande d'emporter. Tu es vraiment étourdi à la fin ; cela fait perdre la patience et beaucoup de temps aussi, et c'est avec raison que le patron se plaint. Je t'épaule toujours, mais ça finit par être onéreux pour moi ; je t'enverrai promener et ne te prendrai plus dorénavant avec moi.

Le gamin avait des larmes pleins les yeux : ah ! Laurent, ne me dites pas cela, j'en ferai une maladie, il n'y a que vous au monde qui avez été bon pour moi. Je vais courir si vite, que vous n'attendrez pas longtemps bien sûr et je me cognerai la tête moi-même contre les murs en descendant pour me rappeler mieux une autre fois, puisque vous êtes si bon de ne pas me talocher vous-même.

Et le pauvre diable s'esquiva si rapidement que le couvreur n'eut pas même le temps de lui défendre de s'appliquer à lui-même la correction qu'il s'était imposée.

— Mademoiselle, je regrette beaucoup ce contre-temps, je vais attendre chez Mme Cesar le retour du petit Camille, c'est en somme un bon petit gosse que cet incorrigible étourneau. Que voulez-vous, il est si malheureux chez lui cet enfant, qu'il en perd la jugeotte ; on le bat comme plâtre et cela pour un rien, aussi a-t-il constamment une peur atroce de s'attirer des horions ; c'est-là, je crois, ce qui lui trouble si fort la cervelle !

— Pauvre petit, dit Rose tout émue ; il a bon cœur, malgré cela, puisqu'il vous est reconnaissant de le traiter avec humanité !

— Dame, c'est naturel, à sa place, je serais content de trouver de la sympathie !

A toute à l'heure, mademoiselle, — et le jeune homme se dirigea vers la porte de la mansarde.

— Mais puisque votre apprenti va être là tout de suite, dit la jeune fille, c'est peut-être pas la peine que vous dégringoliez les six étages pour les remonter aussitôt, vous ne me dérangez nullement ; puis il fait froid, asseyez-vous donc un moment près du poêle.

Le jeune homme qui ne parlait de s'éloigner que par délicatesse, fut très satisfait de la permission de séjour que lui donnait si gentiment Mlle Rose.

Il prit une chaise et s'assit à l'écart, en allongeant ses jambes auprès du poêle.

Un court silence suivit : Rose voulant continuer à être hospitalière et pré-jugeant bien de la réserve du jeune couvreur, vint tisonner le petit poêle et dit à Laurent :

« Vous faites, Monsieur, un travail presque toujours dangereux ; avez-vous choisi l'état de couvreur par préférence à un autre ?

— Non Mademoiselle, c'est ma destinée qui m'a poussé de ce côté ! Tout petit, j'ai été entouré des gens de ce métier et sans même y réfléchir je suis entré dans la boutique, et Laurent soupira...

— En avez-vous du regret, reprit Rose ?

— Non, Mademoiselle, car je travaille depuis mon apprentissage chez un patron qui a beaucoup d'amitié pour moi ; il ne s'est jamais départi de sa bonté naturelle une seule fois, bien qu'étant apprenti je lui aie souvent donné l'occasion de se mettre en colère.

— Ah ! vous étiez méchant étant jeune ? Je n'aurais pas cru à vous voir que vous ne l'ayez jamais été !

Rose rougit légèrement, voyant qu'elle venait de trop accentuer la bonne opinion qu'elle avait du couvreur. Celui-ci en reçut au cœur une douce chaleur, aussi devint-il plus expansif.

— Mais oui, Mademoiselle, j'ai été un peu gâté par ma nourrice ; elle avait perdu plusieurs bébés, aussi n'ayant plus d'autres enfants, elles s'attacha réellement à moi.....

Pauvre femme, tu es bien ma vraie mère toi, et une larme silencieuse coula sur la joue de Laurent.

— Votre nourrice est donc décédée ?

— Oui, Mademoiselle, j'avais 8 ans ; il faut vous dire qu'elle était la femme de mon patron actuel, qui n'était alors qu'un simple ouvrier ; quand son épouse mourut il ne voulut pas me renvoyer. Je l'embarrassai beaucoup pendant plus d'une année, enfin il se remaria avec la fille déjà mûre d'un patron chez qui il travaillait depuis longtemps. Il a eu deux fils, de bons garçons ; sa femme n'a pas été bien bonne pour moi, mais mon maître avait dit en l'épousant que je serais de la famille jusqu'à ce que je puisse me suffire.

Comme vous le pensez, Mademoiselle, les gâteries de maman Mélie m'avaient rendu difficile plus que de raison et que de droit, aussi fus-je rembarré bien des fois par la nouvelle Mme Dupont. Elle me dit des choses bien pénibles que la bonne Mélie m'avait laissé ignorer... Je compris qu'étant un petit étranger, je devais être moins exigeant. Cela alla mieux au moins en apparence, mais je devins jaloux, envieux et même méchant...

J'étais devenu un apprenti intelligent, travailleur, mais ma haine pour Mme Dupont était si profonde que je cherchais tous les moyens de lui nuire dans l'esprit de son mari, et ce dernier, si le souvenir de sa chère Mèlie qu'il avait tant aimé n'eût été encore très vif dans son cœur, m'eût chassé certainement de chez lui.

— Mais n'avez-vous plus aucun parent, Monsieur, dit Rose, puisque je vois que vous avez sans doute perdu votre bonne mère ?

Laurent devint pâle ; la jeune fille vit que sa curiosité affligeait Laurent.

Ah ! pardon, dit-elle émue, je suis vraiment bien sotte de vous faire des questions vous rappelant vos chagrins !

— Ne vous excusez pas, Mademoiselle Rose ; vos questions sont dictées par un intérêt charitable, je le sens fort bien, aussi vous dirais-je le plus grand de tous mes chagrins.

Rose s'assit près du poêle assez près du jeune homme ; il dit : « Hélas, Mademoiselle, je suis un pauvre orphelin de l'hospice ! Je n'ai jamais connu ma mère ; je suis sans famille, jeté dans ce monde, tout seul !

Rose étouffa un sanglot.

— Notre histoire est la même, M. Laurent, dit-elle en portant son mouchoir à ses yeux.

Laurent se leva ; quoi Mademoiselle Rose, vous aussi, vous êtes une *délaissée*, un enfant *trouvé* comme on nous appelle : Ah ! c'est à moi de m'excuser, d'avoir par mes confidences ravivé votre peine ; pardonnez-moi, oh, pardonnez-moi, dit-il d'une voix grave et émue !

Rose le regarda affectueusement, de ses beaux yeux si doux, rendus plus brillants encore par les larmes. Je suis heureuse au contraire de trouver un frère d'infortune, avec qui j'ai pu laisser échapper mon secret, car je cache avec soin que j'ai été une enfant trouvée, une enfant de l'hospice. Vous devez savoir que l'on a toujours une mauvaise opinion de ceux qui sortent de là.

— Oui, dit tristement Laurent, c'est justement ce que Mme Dupont m'a souvent reproché..... injustement ! puis après une pause :

« Vous paraissiez heureuse cependant, Mademoiselle !

Rose dit, qu'en effet, Dieu les avait protégés également, puisqu'elle avait trouvé une famille qui l'avait bien accueillie, lorsqu'elle avait été mise en apprentissage ; quant à sa nourrice, elle s'en rappelait fort peu, on l'avait reprise fort jeune, à 14 mois à peine pour la placer dans l'asile infantine de l'hospice, où elle était restée jusqu'à 15 ans.

Ma patronne n'est plus jeune, ajouta la jeune fille, elle a plusieurs enfants dont trois filles repasseuses comme leur mère, mais qui ne m'ont pas fait la vie trop dure. Malheureusement Mme Casseaux est très malade depuis six

mois et l'atelier est en souffrance depuis qu'elle ne le surveille plus... Enfin, ça marchera mieux sans doute !

La jeune fille s'arrêta, elle craignait de pousser trop loin ses confidences ; au reste, un bruit de pas se fit entendre dans l'escalier et peu après, le petit apprenti entra haletant dans la chambrette de la jeune fille.

— Me voici Laurent, dit Camille: j'espère que je ne vous aurai pas trop fait languir. Le couvreur et Rose eurent en même temps le même sourire, marquant bien qu'ils avaient trouvé l'un et l'autre le temps bien court.

Laurent donna une tape amicale sur la joue de l'apprenti, dont la petite taille accusait à peine 12 ans, bien qu'il courût sur sa quinzième année.

Rose éprouva le besoin d'être à son tour reconnaissante au gamin, de sa bienheureuse étourderie, laquelle venait de lui faire goûter une joie si douce : « Tenez, dit-elle à Camille, j'ai encore un peu de lait chaud, prenez-le, cela vous fera du bien, vous avez tant couru que vous pourriez vous refroidir et la plus légère transpiration séchée tout d'un coup par la brise glacée vous occasionnerait un vilain rhume; et Camille plus joyeux de cette marque d'intérêt, que du bon lait qu'on lui offrait, avait le regard humide en remerciant Mlle Rose.

On se mit après à l'ouvrage et la réparation ne demanda qu'une demi-heure à peine.

Quand tout fut terminé, le couvreur et son aide mirent en ordre leurs outils dans la sacoche et ce fut le cœur bien gros, qu'on se dit au revoir

Rose et Laurent dans ce simple mot de politesse mirent à le prononcer une telle intonation qu'ils comprirent tous deux que là ne se bornerait pas la connaissance faite.

Lorsque la porte de la chambrette fut refermée sur les ouvriers, la jeune fille tomba sur une chaise près du poêle ; elle resta immobile, le regard perdu dans le vide ; elle écoutait émue et presque bouleversée le bruissement que faisait en elle l'épanouissement de sentiments aussi bien que de sensations inconnues jusqu'alors. Il lui semblait qu'elle n'était plus la même Rose que le matin en s'éveillant. Cette émotion d'une exquise douceur qu'elle ressentait pour la première fois, lui donnait le vertige. Elle voulait se la définir à elle-même et n'osait, crainte de la voir s'évanouir, aussi resta-t-elle fort longtemps comme perdue dans le rêve.....

Onze heures sonnèrent et la jeune fille sursauta.

Quoi, dit-elle, déjà onze heures..... et comme si sa voix eût rompu le charme, elle se leva attristée et fut s'accouder à sa fenêtre, elle chercha des yeux au loin la fenêtre d'une mansarde de la rue Rochechouart, où quelques pots de fleurs formaient une ligne de verdure sur le devant de la baie.

— Je suis un peu votre voisin, avait dit Laurent en fixant le morceau de cheneau ; il désignait à Rose la fenêtre de son modeste logement, car depuis qu'il pouvait se suffire, il avait quitté le toit de M. Dupont.

Rose avait été heureuse de le savoir aussi près d'elle...

Pourquoi ? Elle ne se l'était pas demandé dans le moment.....

Il n'est pas loin, pensa-t-elle, je pourrai parfois l'apercevoir..... Il me semble que je serais moins seule.....

Bah ! Je suis folle, ne nous mettons pas des idées en tête qui me tracasseraient pour n'aboutir à rien..... Cependant je le sens, ce brave garçon a emporté quelque chose de moi..... C'est la première fois que j'ai senti battre mon cœur de cette manière.....

Je vais donc avoir quelqu'un à aimer ! A aimer répéta-t-elle frissonnante, puis.... et lui, qui sait s'il m'aimera jamais.

C'est égal, je l'aimerai quand même ! Nul autre n'aura ce cœur fidèle, dit-elle avec force, en mettant sa petite main sur sa poitrine..... Elle avait engagé son âme dans ces quelques mots..... un flot de larmes douces vinrent atténuer la tension de tout son être dans cette grande reconnaissance qu'elle venait de faire du plus grand phénomène à la fois moral et physique que puisse faire une femme pure et sincère de l'amour dans son véritable idéal.

Rose et Laurent avaient trop de plaisir à se revoir pour ne pas en chercher l'occasion. Jamais le jeune homme ne fut indiscret, ni familier avec Rose. Ils se trompèrent tous deux tacitement en se disant heureux du hasard de leur rencontre, habitant le même quartier, entrant et sortant à peu près aux mêmes heures de leur maison pour se rendre à leur atelier ; cela au besoin pouvait être admissible. Chaque fois qu'on se rencontrait, on se donnait quelques détails. Rose demandait des conseils à Laurent comme à un frère, et celui-ci restait toujours respectueux envers la jeune repasseuse comme le sont rarement les gens de la classe ouvrière.

Laurent avait une distinction native et s'il n'était pas ce que l'on appelle un joli garçon, il était agréable de visage et bien fait de sa personne. Sa physionomie était sympathique à tout le monde. Quant à Rose, petite et mignonne, elle était gracieuse et jolie, sa chevelure brune était abondante et rebelle au peigne, elle formait une auréole frisottante sur son front légèrement bombé ; ses yeux bleus assez grands illuminaient son doux visage au teint rosé, sa peau d'une exquise finesse avait la blancheur de celle des femmes du Nord ; à la voir ainsi, on se disait qu'elle pouvait bien être d'origine bordelaise.

Bien qu'ils ne se le fussent jamais exprimé en paroles les deux jeunes gens savaient à ne pas s'y tromper qu'ils s'adoraient, qu'ils étaient à jamais

l'un à l'autre et si complète était leur confiance mutuelle, qu'ils trouvaient superflu de s'en expliquer davantage.....

Lorsque Laurent s'absentait pour quelques jours de Paris, pour suivre le patron, il avait soin d'en prévenir Rose et celle-ci trouvait la chose toute naturelle.

Un jour que le couvreur devait aller à Versailles pour cinq à six jours, il attendit Rose à la sortie de son atelier, mais assez loin pour que le monde ne jasât pas si on le voyait avec elle.....

(A suivre.)

NÉCROLOGIE

Le mois prochain nous parlerons du décès de M. Kina, ingénieur.

Mme Deconink nous annonce de Rosendaël le dégagement corporel de l'esprit de *Albert-Georges-Théodore Yung*, propriétaire, fils du général Yung député de Dunkerque. A.-G.-T. Yung était très intelligent, son instruction fut solide et son cœur bien grand. Une maladie incurable a enlevé ce brave jeune homme, père de famille, à l'âge de 33 ans. Très dévoué à la démocratie progressive, il pensait qu'elle ne pouvait faire un pas sérieux en avant si elle continuait à être positive et néantiste, un peuple ne pouvant se passer d'idéal, mais d'un idéal basé sur des faits scientifiques et positifs.

Notre jeune et intéressant ami croyait au spiritisme et à ses conséquences sociales et morales ; son état de santé ne lui permit jamais de l'enseigner méthodiquement et résolument.

Franc-maçon il a voulu que son enterrement fût civil ; à cette cérémonie assistait son père qui conduisait le deuil, assisté de toutes les autorités de Dunkerque et des hommes libres qui sont la majorité dans la vieille cité maritime ; les habitants de Rosendaël, maire en tête, suivaient le cercueil, la presse y était au complet. Les assistants, le sous-préfet et le général-gouverneur en tête, ont exprimé leurs regrets au très distingué général Yung ;

A Mme Yung, veuve du cher décédé ; à Mme Deconink qui a adopté cette intéressante famille et les deux enfants si beaux de notre mort regretté, à ces deux dames qui ont jour et nuit prodigué leurs maternels soins à ce bon Théodore, toute notre très amicale et fraternelle sympathie ; cet esprit les protégera et les conseillera mieux qu'il n'a pu le faire dans sa trop longue maladie, nous en sommes certains.

C'était bien la suprême espérance de notre ami T. Yung.

M. Louis de Montaut, juge honoraire et maire de Bourdalat, Landes, est décédé le 25 janvier à l'âge de 61 ans.

Quelle belle nature que celle de ce magistrat, quelle sagesse dans ses avis toujours pénétrés de la justice véritable, sans compromis politiques. Il était aimé, estimé, profondément honoré.

Ami d'Allan Kardec et membre de la société fondée par sa femme, en 1870, il a dû, impuissant, assister aux procès qui nous ont été intentés, les déplorant pour leur injustice, et ne disant mot car il était enchaîné par son serment. Il en fut de même du très regretté et si intelligent président Jauher et de bien d'autres jurisconsultes autorisés qui ont vu consommer nos disgrâces.

M. de Montaut qui avait de grandes propriétés plantées en vignes, les eut phylloxérées depuis 1877, avec accompagnement de toutes les autres maladies du raisin; depuis, malgré ses dépenses et les soins actifs donnés à la propriété par l'intelligente Mme de Montaut, il n'y eut plus de bonnes années pour lui, et les soucis et la ruine les ont amèrement éprouvés.

A ces justes, à ces amis consciencieux, notre meilleur souvenir, car ce sont des gens de bien, par essence. Ils sont si nombreux, ceux dont M. de Montaut a empêché le désespoir et les procès ennuyeux et trop chers, à l'aide de conseils fraternels et humanitaires, qu'un véritable concert de louanges reconnaissantes doit l'avoir précédé à son entrée dans l'erraticité.

Mme Gustave de Morsier, née *Emilie Naville*, famille distinguée de pasteurs protestants à Genève, est décédée le 13 janvier 1896, à l'âge de 52 ans.

Belle et noble nature, très honnête, écrivain distingué et penseur, orateur de premier ordre, cette femme supérieure fut hautement appréciée par tous les esprits indépendants et éclairés qui estimaient grandement son caractère; ce fut justice stricte.

Spiritualiste conséquente, elle s'occupait de toutes les institutions féminines et prodiguait son temps et son talent à leur prospérité; que n'a-t-elle pas fait, entre autres, pour l'Œuvre des libérées de Saint-Lazare dont elle était la vice-présidente, sous la direction de Mme Bogelot! Ces deux bellès âmes se sont toujours entendues pour bien faire. Mme G. de Morsier organisait toutes les soirées-conférences de Mme la duchesse de Pomar, et cette dernière l'a précédée dans l'au-delà; elles y causeront de l'avenir du véritable spiritisme.

A M. Gustave de Morsier son mari, homme distingué autant que le sont ses fils, Auguste, Louis et Edouard de Morsier, notre fraternelle souvenance et nos vœux.

Le Tout-Paris intelligent et ami du progrès moral assistait aux touchantes obsèques d'Emilie de Morsier.

Nous apprenons le décès de *M. Henry T. Newton*, président de la première Société des spiritualistes, à New-York, tué par un tramway à vapeur, en Broadway, le 23 décembre 1895.

Depuis 1858, retiré des affaires avec une fortune considérable, il consacrait son temps aux études des phénomènes spirites qu'il soumettait à un examen attentif et scientifique.

Ainsi, pour se bien convaincre que la médiumnité était réelle et objective, il avait fait construire une cage en fer, entourée d'un treillage à mailles épaisses et très serrées en fer galvanisé (un doigt n'eût pu passer à travers l'une des mailles), et il y enfermait le médium avec des clefs de sûreté; cela se passait dans sa maison, entre lui, sa femme et le médium, et plus tard avec des témoins douteurs. Les esprits sont sortis de la cage, pour converser avec lui, et souvent le médium en sortait aussi et y rentrait, les serrures étant bien fermées.

Il était proposé pour être maire de New-York. Il était aussi un amateur photographe excellent, auquel on doit l'invention de la plaque sèche.

F. E. S. Je vous apprends la désincarnation de notre *F. E. S. M. Croze*, décédé le 5 février, après une longue maladie de dix-neuf mois. Il a beaucoup souffert, avec une patience et une résignation inouïe, sans jamais proférer aucune plainte.

Mme Croze, sa veuve et notre sœur n'a cessé de le soigner, le jour et la nuit, avec un dévouement et une abnégation maternellement spirites; s'apercevant que son souffle avait changé, elle veilla de manière à l'entendre; à 2 heures du matin il avait les dents serrées, ne parlait plus et à partir de ce moment, son souffle baissa de plus en plus; à 8 heures du matin son esprit se dégagea de son enveloppe mortelle pour s'élancer dans un monde meilleur, le monde spirituel où sans nul doute son guide et d'autres bons esprits l'ont accompagné.

La sépulture a eu lieu le 6, à 4 heures 30 du soir.

Il n'est pas besoin de dire que *M. Croze* fut un spirite de la première heure, et le fondateur très zélé du groupe qui fut fondé à Rochefort-sur-Mer, au mois de janvier 1870. Médium guérisseur il a fait plusieurs cures et soulagé bien des malades, gratuitement.

Mme veuve Croze vous prie d'inviter les adeptes du spiritisme à faire une prière pour l'esprit de feu son mari.

Votre dévoué F. E. S.,

PAILLET.

N. D. L. R. — Quels braves et honnêtes gens que M. et Mme Croze, si accueillants, qui ont toujours fait le bien avec simplicité, sans bruit, car ils possèdent en vérité le véritable esprit de justice.

Ils ont toujours eu le sens profond de ce que c'est que le spiritisme et son but, l'ultima ratio des choses du cœur. A la veuve au dévouement absolu, notre entière sympathie et notre meilleure pensée à M. Croze.

Mme Pescetti, ancienne spirite, très éclairée, une belle intelligence, bonne âme intéressante est décédée à Akbou, près Bougie, Algérie. Elle a passé en faisant le bien, cette dame estimable, et dans l'erraticité, l'astral, elle retrouvera des esprits de son ordre élevé, tels que ceux de Croze, de Louis de Montaut, de Th. Yung, de Mme de Morsier, de H. Newton, qui appartiennent à la même famille spirituelle.

Que leurs noms soient honorés et bénis dans les groupes des cinq parties du monde.

P.-G. L.

REUNION GÉNÉRALE DE LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES PSYCHIQUES

M. Daniel Metzger présente son rapport de fin d'année, concernant les dix séances mensuelles ; pour les faire revivre il rappelle les *Réflexions sur la religion de l'avenir*, par M. Bressler. — *Le spiritisme dans Platon*, traité magistralement par le président, M. Metzger. — *Le Monde des Rêves*, par M. Frutiger. — *Quelques réflexions sur les phénomènes psychiques*, par M. le professeur Fournoy. — Traduction d'une conférence de A.-R. Wallace, par M. Perret. — *Remarques* de M. G. Fazi. — *Problème du mal*, par M. Aug. Lemaitre. — A la recherche de l'identité, par Mlle Champury. — *Le périsprit et le corps spirituel*, et *le corps Charnel*, par M. Bloume. — Des faits, par Mlle J. — ces travaux furent toujours discutés avec courtoisie, quoique vivement et en se respectant les uns les autres, dit le président qui rend hommage aussi, à M. Gardy pour avoir initié par ses traductions, les membres de la Société aux *mystères et aux merveilles de la médiumnité*. Puis, un membre, M. Le maître, a publié quelques-unes des idées préconisées par la Société, avec sa permission et sous ses auspices. Publier nos conférences ou leur substance, dit sagement le rapporteur, c'est en provoquer la discussion, et c'est ce que, deux fois, notre président a fait à l'Aula, à Genève ; chacun travaille ainsi consciemment, au grand œuvre de rénovation.

M. Alexandre Perret, le bibliothécaire, parle de la lecture des bons livres, *fleur de tout ce qui a été publié sur le spiritisme* et qui compose la bibliothèque de la Société ; des bons livres publiés dans l'année ; des revues auxquelles la Société s'est abonnée ; le tout est offert aux investigations de

chaque membre. Il désire qu'une copie de toute production, lue en séances, soit déposée aux archives.

Suivent les observations de M. L. Gardy sur le rapport financier du trésorier ; il présente le bilan qui se solde en bénéfice, et recommande une vive impulsion de tous pour augmenter les ressources de la Société, en lui attirant une foule d'adhérents sérieux.

Nos vœux et tous nos compliments à la Société d'études psychiques de Genève ; merci pour son intéressant compte-rendu de l'année 1895.

CONFÉRENCE DE M. J. BOIS A LA BODINIÈRE. — M. Bois y parle de l'*envoûtement*, avec savoir, entrain et beaucoup d'esprit ; la forme littéraire excellente qu'il a choisie, plait à ses auditeurs, puisque le théâtre de la Bodinière est envahi par le Tout-Paris curieux, chercheur et occultiste ; à la fin de ses conférences sur l'*envoûtement d'amour*, mademoiselle Verteuil, tragédienne, joue sur la scène et au naturel, cet *envoûtement d'amour* dont a parlé le savant conférencier ; avec un feu, une ardeur, un brio étonnant elle hypnotise tous les assistants par ses gestes, le jeu expressif de sa belle et intéressante physionomie, par sa diction nette et savante.

Le 15 février M. Bois a parlé de Katie-King, de manière à impressionner vivement son auditoire choisi ; Katie-King est l'esprit matérialisé qui se présenta pendant des années dans le laboratoire du célèbre chimiste et physicien William Crookes. Mlle Verteuil, avec un rare talent et un mode tragique et sauvage, a reconstitué l'*envoûtement de haine* de manière à faire frémir ceux qui la voyaient et l'entendaient. Ce sont de très intéressantes et très artistiques soirées, que celles de M. Jules Blois et de mademoiselle Verteuil.

ANNIVERSAIRE DE ABDUL-HAMID KRAN II : Comme les années précédentes, M. Nicolaïdès directeur du journal l'*Orient*, avait convié les amis de la Turquie, chez Bonvallet ; mille personnes parmi lesquelles des dames, des hommes politiques, des journalistes, l'ambassade turque et des officiers par centaines de la garnison de Paris, emplissaient le vaste établissement ; la musique du 36^e d'infanterie se faisait entendre sous la verendah pour souhaiter la bienvenue aux invités.

Dans la salle d'honneur, ornée de drapeaux turcs, français et russes entrelacés, la table d'honneur était présidée par le consul général Veli Chemsî Bey, M. Nicolaïdès, et Mme Nicolaïdès, toujours belle.

Après le repas admirablement servi, discours de M. le sénateur Blanc, de Veli Chemsî Bey, et les toasts de M. Nicolaïdès, de M. Georges Buisson, de Fernand Xau, de Abou-Nadara, tous entre-coupés de morceaux d'harmonie ; après, bal plein d'entrain et concert, jusqu'à trois heures du matin. Cette belle fête fait honneur à l'infatigable et serviable M. Nicolaïdès, à M^{me} Nicolaïdès qui pour tous n'a eu que des mois avenants et gracieux.

LA VÉRITÉ OU LE DERNIER TESTAMENT, poésie par (Edipe (Julien Pollart', à Fives-Lille, 73, rue de Belle-vue. 1 volume in-18. Prix, 3 fr. 50. Chamuel, éditeur, Paris.

D'après l'auteur, les Écritures ont une origine providentielle, mais elles sont loin d'exprimer la vérité absolue, car jadis celle-ci, vu l'état d'ignorance générale eût paru invraisemblable. Enfin l'heure est venue où la vérité peut briller dans tout son éclat. Or l'auteur, qui se prétend d'ailleurs animé par un grand esprit, vient compléter la révélation. De même il a la prétention de jeter des clartés sur bien des faits que constate la science, mais elle doit renoncer à percer bien des ténèbres, par exemple celles de la cause de l'attraction universelle.

Enfin, dit-il, cette philosophie tend à réconcilier les deux grands camps ennemis : le matérialisme et le spiritualisme, et à fonder sur ces deux bases pourtant si différentes, la religion définitive.

BULLETIN DES SOMMAIRES

DES REVUES ET JOURNAUX SPIRITUALISTE OU QUI ÉCHANGENT
AVEC NOTRE REVUE

Nous publierons régulièrement le sommaire des Revues étrangères dont la traduction en français nous sera envoyée du 10 au 15 de chaque mois. — Une carte postale peut suffire.

Les Annales des Sciences psychiques, n° 1, janvier et février 96, contient un très long article avec gravures, sur les expériences de l'Agnelas, faites avec Eusapia Paladino, devant une commission composée de MM. le Dr DARIEX, directeur des *Annales des sciences psychiques*; le comte ARMAND DE GRAMONT, docteur ès sciences physiques; MAXWELL, substitut du procureur général de la Cour d'appel de Limoges; le lieutenant colonel DE ROCHAS, ancien élève de l'Ecole polytechnique, membre honoraire du Comité des travaux historiques scientifiques au ministère de l'Instruction publique; SABATIER, professeur de zoologie et anatomie comparées à la Faculté des sciences de Montpellier; le baron C. DE WATTEVILLE, licencié ès sciences physiques et licencié en droit.

L'Humanité intégrale, (premier numéro), organe immortaliste. Article sur l'humanité intégrale par CAMILLE CHAIGNEAU, directeur de cette revue. — Le fait immortaliste, par EMILE DI RIENZI. — Congrès de l'humanité, par MARIUS GEORGE. Tous nos vœux pour le succès de cette publication, qui remplace la *Revue immortaliste*.

Le Messager (Liège) suite de : Magnétisation de VARIA. — Les mystères de la médiumnité. — Mort annoncée d'avance par une apparition. — Renouveau mystique.

La Vie d'outre-tombe, recueil d'instructions médianimiques : CH. FRITZ, l'absolution *in-extremis*. — Compte rendu des séances de la fédération des groupes spirites de la région de

Charleroi sous la présidence de M. E. Jacquet.

Le Moniteur spirite et magnétique (Bruxelles). L'Etat actuel du spiritisme et ce qu'il devrait être, par ADOLPHE F. (suite). Ils ont des oreilles et ils n'entendent point. — Instructions d'outre-tombe. — Rêve prophétique. — Tribune du magnétisme.

Le Phare de Normandie. Un poète ouvrier, THÉODORE LEBRETON. — Chez les spirites, par ALBERT LA BEAUCIE. — Dictée médianimique. Aveu du passé. — Un jour d'hiver, méditation, B. LEBLOIS.

L'Ame, religion, science et sociologie, organe de l'ère nouvelle sous la direction de René Caillié, à Avignon. — L'Eglise invisible, étude sur les prophéties et les secrets du Nouveau Testament. — Témoignage d'une clairvoyante au sujet de la séparation du corps psychique au moment de la mort. — Evocation de Renan.

La Paix universelle (Lyon). Le bonheur de la science, AMO. — Le sommeil et les rêves, ALBAN DUBET. — Dieu, L. d'ERVIEUX. — Le curé de mon village, H. SYLVESTRE. — Lettre à Marguerite sur l'amour de la vertu et de la charité, EMILIE AZÉMA. — En feuilleton, le Patriarche, par PAUL GRENDÉL.

La Religion universelle. revue de pure philosophie, organe de régénération sociale (Nantes) Mahomet et Jésus, P. VERDAD. — La Tolérance, AMO. — Le Travail est nécessaire; l'attribution égoïste des produits est seule condamnée; Renaissance; La Vie actuelle est pour certains une Vie future et d'expiation, Oeuvres inédites de P. F. COURTÈPÉE. — Communication, comment l'âme humaine s'élève à Dieu.

La Curiosité, journal de l'Occultisme scientifique : Voyage en Astral

ou vingt nuits consécutives de dégage-
ment conscient, M. A. B. (suite).

Le Progrès spirite. Une communication typologique, discussion à son sujet. — Au coin du feu, poésie médianimique, A. L. DE F. — Les souffrants, A. M. VERRIEUX. — Compte rendu de séances. — Le Mystère, article extrait du *Matin*, d'Anvers.

Le Lotus Bleu, revue théosophique française. — De la théosophie et de la Société théosophique, par DAC. — Chimie occulte, par ANNIE BESANT. — L'ignorance et la science, par AMO. — Un cas de changement de personnalité, par le colonel de R. — Le plan astral, par C. LEADBEATER. — Variétés occultes : Une apparition des plus utiles, par le Dr DE L. — Demandes et Réponses, par le Dr PASCAL. — Echos, Nécrologie et Revue des Revues, par DAC.

Borderland. — Portrait de W. Crooke. — A mes lecteurs. — Stead. — Chronique du trimestre. — Est-ce un tort d'étudier le *Borderland*? — Les Démoniaques modernes. — Notre galerie : Anna Kingsford. — Deux dédoublements que nous avons vus. — Photographies spirites reconnues. — Etude sur le monde ultra-terrestre (avec carte). — Comment on peut étudier les songes. — La clairvoyance dans la Hte-Ecosse Mlle X. — Sehlatler, le guérisseur américain. (Un article sur lui parait dans la revue spirite de ce mois). — Explication des phénomènes psychiques. — Maisons hantées. — La haute science d'Yoga. — La vice-régente de Marie Stuart et la duchesse de Pomar. — Vie d'outre tombe. — L'analyse d'un atome. — L'hypnotisme et la Société des recherches psychiques. — Les erreurs et les prévisions justes des astrologues. —

La Irradiacion (Madrid) Fakirisme, par BOUSSENARD. — Profession de foi et un cas de télépathie par JOSEPH DE KRONHELM. — Les expériences du professeur Zollner, OTERO ACEVEDO. — Physionomie, par le Dr SIMMS. — Chroniques. — Bibliographie. — Brochure — Contes fantastiques. — RIQUELME FLORES. — *La Irradiacion* a récemment publié une traduction

espagnole par M. E. GARCIA, de quelques pages de Camille Flammarion sur « Le Soleil et la Lune » et « Les croyances sur la fin du monde ».

Vient de paraître le premier numéro d'une nouvelle revue spiritualiste l'*Avenir Social* organe mensuel de la Société l'*Avenir Social*, Rédacteurs principaux : M. Fabius de Champville et M. A. H. Simonin. ABONNEMENT : L'an, 6 fr. pour l'étranger. BUREAU DU JOURNAL : 68, rue Taitbout, à Paris.

Journal du magnétisme fondé par le baron du POTET en 1856, directeur H. Durville (Paris), portrait et biographie du magnétiseur Lafontaine. — Rapport annuel à la Société magnétique de France par le secrétaire général H. DURVILLE. — Conseils pratiques. — Deux faits remarquables de médiumnité guérissante ; Dr Gaston de Messimy. — Recherches sur les conditions d'expérimentations personnelle en physio-psychologie, par MARIUS DECRESPE.

Revue de la France Moderne. Les doctrines de Lavater et Modernités, deux très intéressants articles par ISMALA. — Légende, deux âmes sœurs, par RENÉ D'ANJOU. — Les quatre muses de M. de La Rochefoucauld (suite et fin), par L. DE VAULTIER. —

La Revue des Revues publie un article tristement intéressant sur les supplices des femmes en France, illustré de neuf gravures montrant les principaux supplices, celui du chevalet, la cage, le feu, la lapidation, le bûcher, par PAUL DESTREZ. — Les Maîtres de l'affiche en France, 9 gravures, par JEAN FINOT. — La photographie de l'Invisible, 6 gravures, par G. BRUNEL. — L'Afrique de demain, par HENRI W. STANLEY. — La jeunesse d'Abraham Lincoln, par S. VETRAC.

Reçu de *Michelis di Rienzi*, de Marseille à Carthage (notes de voyage), 1 franc. — De Jean *Richmond*, paroles d'un voyant, 1 franc.

Une nouvelle société spirite « PABLO PENICHE » vient de se former à Progreso, Yucatan, Mexique nous lui souhaitons succès et bienvenue et envoyons tous nos compliments à ses fondateurs.

Le Gérant : H. JOLY.